



# FEUILLES ANTARCTIQUES

3  
NUMERO

LES  
FLEURS  
ARCTIQUES



FEUILLE ANTARCTIQUE  
NUMERO 3

SPECIAL SURVIVRE

SEMAINE DU 1 AU 7 JUIN 2020  
LES FLEURS ARCTIQUES

# Introduction

“La vraie vie est absente”

*La vraie vie est ailleurs... Mais où ? Où donc ?*

Ici ! Puisque c'est du présent dont nous sommes en permanence séparés...

« Nous ne sommes pas au monde », écrit Rimbaud, juste après « la vraie vie est absente », esquissant d'un coup la tension entre l'utopie et ce présent où « nous ne sommes pas au monde ». Si nous ne sommes pas au monde, alors c'est à l'être, ici et maintenant, que nous cherchons ; et ce serait alors cela que pratique toute tension révolutionnaire qui ne sépare pas le désir de « changer la vie » de celui de « transformer le monde » – intégralement, et non pas sur des morceaux de terre étroits.

Aux Fleurs Arctiques, cela fait justement un certain temps que des discussions confrontent la perspective révolutionnaire à toutes ces formes d'ailleurs, qui se situent soit hors du temps (avenir, religion, morales...), soit qui se replient sur des refuges du présent (pensées de l'alternative, de la sécession, de la destitution...) – une discussion « La révolution est-elle un mirage ? » poursuivait la lecture d'un texte du Rétif « Vers les mirages » en voulant chercher les possibles (sans limites !) à même le présent. Un poème de 1844 de Heine, que nous joignons à ce troisième volet des Feuilles Antarctiques, et qui débute le recueil de poésies romantiques et ironiques *Germania. Un conte d'hiver*, relie le désir révolutionnaire à un refus de « cette survie », de cette vie de labeur et de misère, où il n'y a pas de « pois gourmands » pour tout le monde... Il nous semble justement intéressant de proposer des pistes pour commencer à développer en ce moment une réflexion critique autour de la « survie », qui pourrait se poursuivre lors des permanences actuelles, par mail, ou au fil des Feuilles Antarctiques qui continueront à être partagées tous les lundis, et dont nous espérons des échanges quant aux pistes de réflexion !

Critiquer, dans une perspective révolutionnaire et réellement émancipatrice, la survie en tant que réduction et abaissement des possibilités de la vie humaine, c'est justement s'opposer à tout ce qui, dans les logiques gestionnaires (exacerbées par la pandémie et la crise économique) mesurent, évaluent, jugent et trient des vies pour la simple survie du système capitaliste – édictant la survie de telle vie pouvant produire de la valeur, anéantissant des vies jugées inutiles. La critique matérialiste de Fredy Perlman dans *La reproduction de la vie quotidienne* (1969) nous semble à même d'offrir des outils pour penser une critique de la survie sans réintroduire des formes de jugement sur la vie qui opposeraient telle vie à telle autre en les hiérarchisant, et en finissant dans ce couperet moral : *voici ce qui vaut la peine d'être vécu*. Car en effet, il nous a semblé que certaines formes de critiques de la « survie » pouvaient très vite retomber dans d'ancestraux relents moralisateurs qui voudraient culpabiliser une « vie biologique » fantasmée, réintroduisant la transcendance d'une autre vie, par-delà l'animal qui survit, à atteindre. Or la perspective révolutionnaire peut se passer de ces catégories moribondes, critiquer la réduction des possibilités sans évaluer le présent vécu à l'aune d'une image idéale arrêtée. Au lieu de penser le monde en termes de vides, de manques, de mesures, de choses à combler, bref, de devoir-être (faisant de la survie une sous-vie), la perspective révolutionnaire peut à l'inverse proposer une critique de *ce qui survit* (et ce qui survit, en ce moment, cela pourrait être toute l'horreur d'un contrôle social et sanitaire gestionnaire – horreur soulignée par le texte « Depuis petits, déjà... », que nous joignons à cette Feuille –, mais aussi les habitudes et les accoutumances à ce contrôle qui se logent dans le corps, dans la mémoire, dans la teneur des relations humaines), critique menée au nom de la possibilité réelle, cette possibilité singulière

du cœur qui bat – que nous retrouvons dans la proposition *Le cœur bat*, exprimée sur un blog (lecoeurbat.noblogs) et dans des affiches que nous joignons à ce feuillet.

C'est justement la puissance de l'espoir à même le présent, à même le temps qui passe et qui laisse des traces, pouvant être de fond en comble misérable et désolé, meurtrier, que nous retrouvons aux Fleurs Arctiques dans les cycles de films sur les kaijus et le post-apocalyptique. Quand le pire est *déjà là*, l'apocalypse permanente, actée, pensée, quand il n'y a rien à garder, toute brèche est envisageable au présent. Il y a justement de ces scènes dans les films post-apocalyptiques où le geste de la pure survie sans lendemains et le geste d'un ailleurs fou fusionnent en un seul, à la *Mad Max fury road*, rejetant définitivement les catégories morales dépréciant la vie humaine. Cet élan qui court dans le post-apocalyptique apporte une

perspective au problème interrogé par un texte publié dans *Il diavolo in corpo*, à propos de l'incendie de Tokaimura en 1999 : qu'est-ce qui change dans l'expérience humaine, lorsque l'imaginaire « vieux comme le monde » d'une destruction totale du monde devient une possibilité pratique tangible au présent ?

Cet ensemble de pistes à suivre nous semble alors pouvoir former le terrain provisoire d'une épineuse tension : la perspective révolutionnaire, si elle refuse toute forme de réduction de la vie à des entités qui la surplombent, la sousbassent ou la diminuent, devant néanmoins s'efforcer de porter un regard lucide sur la condition présente de la vie, se trouve alors tiraillée entre le *refus du devoir-être* qui sacrifie une part du présent à l'économie de l'avenir et la *valorisation d'une de la lutte* qui s'inscrit forcément dans une projectualité, même si elle s'exprime de ma-



nière ténue, et s'aimante vers un horizon ou un devenir. La semaine dernière, dans le numéro 2 des Feuilles Antarctiques consacré à l'anti-psychiatrie, nous avons justement joint un passage de *La Borde ou le droit à la folie* qui critiquait la perspective, courante dans les milieux militants, consistant à évincer la réalité de la souffrance en la résumant à ses causes sociales et économiques, qu'il s'agirait simplement d'abolir pour « guérir » tout le monde. Cette perspective militante réintroduisait la perspective d'un manque, l'image d'une personne souffrante rabaissée au rang de sous-homme en raison de sa prétendue incapacité à lutter ici et maintenant, comme si le « militant » était l'*imago mundi* de la vraie vie à venir. Alors s'il est évident que nous souhaitons lutter contre la possibilité de porter un tel regard sur la souffrance, le délire, la folie, le désespoir, il n'en reste pas moins que le regard à trouver n'est pas aisé, navigant en eaux troubles

entre ce refus du devoir-être et la valorisation de la lutte. Et peut-être simplement que, l'un et l'autre s'équilibrant, il n'est pas de formule magique qui permette de répondre à cette tension essentielle.

C'est en quelque sorte cette tension que nous avons voulu restituer en associant deux textes d'Albert Libertad (« Aux résignés » et « La joie de vivre »), brûlants appels à la lutte et au désir de vivre, et les thèses de Walter Benjamin publiées sous le titre *Sur le concept d'histoire*, qui soulignent, elles, l'impossibilité pour la perspective révolutionnaire d'exister sans porter un regard sur la souffrance, la mémoire, le passé, regard qui ne chercherait toutefois pas à les justifier au nom d'une utopie future – mais chercherait au contraire à les remettre en jeu dans une lutte au présent, avec amour et poésie.



# Récapitulatif

**p. 8 :** « Vers les mirages », Le Rétif (Victor Serge), *L'anarchie* n° 309 (9 mars 1911). Publié sur non-fides.fr (02/02/2010)  
<https://www.non-fides.fr/?Vers-les-mirages>

**p. 10 :** « La révolution est-elle un mirage ? »  
Appel à discussion des Fleurs Arctiques (discussion du 19 mai 2019)  
<https://lesfleursarctiques.noblogs.org/?p=1271>

**p. 11 :** *La reproduction de la vie quotidienne*, Fredy Perlman (1969)  
Traduction et édition Ravages (2011).  
<http://www.non-fides.fr/?La-reproduction-de-la-vie>

**p. 24 :** « *C'était pendant le triste mois...* », Henri Heine, *Germania. Un conte d'hiver* (1844)  
Traduction antarctique INEDITE et EXCLUSIVE !

**p. 26 :** « Depuis petit, déjà... », *Même pas peur* n°1  
Trouvé sur non-fides.fr (publié le 05/04/2010)  
<http://www.non-fides.fr/?Depuis-petits-deja>

**p. 27 :** « La possibilité singulière », présentation du site/projet Le cœur bat  
publié sur lecoeurbat.noblogs.org le 17/07/2019  
<https://lecoeurbat.noblogs.org/post/2019/07/17/presentations/>

**p. 28 :** « Rien n'est à nous », affiche de Le cœur bat  
publié sur lecoeurbat.noblogs.org le 17/07/2019  
<https://lecoeurbat.noblogs.org/post/2019/07/17/rien-nest-a-nous/>

**p. 29 :** « Sautons ! », affiche de Le cœur bat  
publié sur lecoeurbat.noblogs.org le 21/07/2019  
<https://lecoeurbat.noblogs.org/post/2019/07/21/sautons/>

**p. 30 :** « Aux résignés », Albert Libertad, *L'anarchie* (13 avril 1905)  
<http://www.non-fides.fr/?Aux-resignes>

**p. 32 :** « La joie de vivre », Albert Libertad, *L'anarchie* (25 avril 1907). Trouvé sur non-fides.fr (publié le 09/02/2012)  
<http://www.non-fides.fr/?La-joie-de-vivre>

# des propositions de lecture autour de survivre

**p. 35 :** *Sur le concept d'histoire*, Walter Benjamin (1940).  
Traduction Michael Löwy dans *Walter Benjamin : avertissement d'incendie* (L'éclat, 2018).

**p. 41 :** « L'évadé, ou histoire d'un homme », Boris Vian, *Chansons et poèmes* (1920-1959)

**p. 42 :** « Les effarés », Arthur Rimbaud (20 septembre 1870, in *Cahiers de Douai*)

**p. 43 :** Présentation du cycle sur les kaijus, ciné-club des Fleurs Arctiques  
publié sur fleursactiques.noblogs.org le 12/11/2017  
<https://lesfleursarctiques.noblogs.org/?p=515>

**p. 44 :** Présentation du cycle post-apocalyptique, ciné-club des Fleurs Arctiques  
publié sur fleursarctiques.noblogs.org le 25/03/2019  
<https://lesfleursarctiques.noblogs.org/?p=1231>

**p. 45 :** *Mad Max Fury Road* (George Miller, 2015)  
Texte de présentation du ciné-club du 20 février 2019  
<https://lesfleursarctiques.noblogs.org/?p=1051>  
*Nausicaä de la vallée du vent* (Hayao Miyazaki, 1984)  
Texte de présentation du ciné-club du 25 juin 2018  
<https://lesfleursarctiques.noblogs.org/?p=845>

**p. 46 :** *Akira* (Katsuhiro Otomo, 1988)  
Texte de présentation du ciné-club du 31 août 2018  
<https://lesfleursarctiques.noblogs.org/?p=861>  
*La route* (John Hillcoat, 2009)  
Texte de présentation du ciné-club du 30 avril 2019  
<https://lesfleursarctiques.noblogs.org/?p=1262>

**p. 47 :** *Snowpiercer* (Bong Joon Ho, 2013)  
Texte de présentation du ciné-club du 28 juillet 2019  
<https://lesfleursarctiques.noblogs.org/?p=1356>

# Vers les mirages

Les voyageurs auxquels il arrive de traverser le désert connaissent la plus séduisante et la plus dangereuse des illusions : le mirage. Cependant que, sous le soleil torride, la caravane chemine par la mer de sable, les hommes rêvent à l'oasis, où ils se reposeront enfin dans l'ombre délicieuse des palmiers. Autour, le désert est sans bornes, et ils savent qu'il leur faut encore de longues heures de marche pour atteindre la halte bienheureuse. Leurs yeux sont las de ne voir sans cesse que le sable jaune, et le ciel limpide. La fièvre couve en eux, et leur désir grandit de voir de l'eau, des plantes, de jouir de l'ombre. Ainsi ils vont ; et soudain le miracle s'accomplit – leur désir éperdu se concrétise. Voici qu'à l'horizon quelque chose se dessine. L'océan de sable disparaît, et des prés verts et fleuris s'étendent à perte de vue... Les yeux émerveillés des voyageurs scrutent ce lointain, et ils voient, ils voient là, tout proche, l'oasis désiré. Les grands palmiers ombreux se balancent au-dessus des maisons blanches où ils se rafraîchiront et se délasseront. Puis un lac s'étend en nappe d'azur. Au crépuscule ils viendront sur ces rives attendre la descente de la nuit... Et les voyageurs se montrent du doigt les palmes enchanteresses, les maisons blanches, l'azur du lac. Ils les voient tous et l'espoir du bonheur prochain ranime leurs forces.

Pourtant il n'y a rien devant eux, rien que le désert monotone, sable et ciel, ciel et sable... Ils n'atteindront l'oasis que plus tard, après des jours d'effort peut-être ; ce qu'ils voient n'est que mensonge, illusion grossière. Mais tel est leur désir de repos, d'ombre et de paix, telle est la beauté séductrice du mirage qu'à certains moments les plus incrédules y croient...

Ils hâtent le pas ; s'ils pouvaient courir, ils courraient. Le soleil les brûle ; la fauve lumière rougit leurs yeux affolés, la soif les gagne – ils vont, ils vont. L'oasis ne se rapproche pas : il est toujours à l'horizon, féérique, attirant, prometteur – mensonger. Ils vont, l'espoir tenace, et le désert infini les nargue. Combien tombèrent en route, sur le sable brûlant, exténués mais ne désespérant pas encore ! Combien sont morts avec devant les yeux la meurtrière illusion du mirage !

Souvent le mirage seul les entraîna hors de la bonne route, et les tua ainsi en marches vaines. Souvent, pour lui, à cause de lui, ils oublièrent les dangers, les difficultés, l'intérêt de la réalité, et se perdirent...

Pareillement à ceux qui souffrent ici, d'autres mirages font accepter le pénible labeur, la vie grise, la marche sans espoir. Pour des mirages, pour des illusions, pour des mensonges, les hommes tombent et meurent sur toutes les routes de la terre...

Les uns, pauvres gens simples

habités à trembler devant l'inconnu, à vénérer les plus forts, à croire candidement en la parole du rédempteur, en la justice d'un Dieu qu'ils ne comprennent pas, en la magique vertu des lois sous lesquelles ils geignent.

Nous n'en sommes pas étonnés. Que les masses aient besoin de se leurrer, et qu'un leurre seul puisse les entraîner, nous le comprenons. Un passé formidable les entrave ; elles ont l'habitude de croire. L'habitude d'obéir, l'habitude d'être guidées. Elles souffrent. Le peuple est de la chair à souffrance. Il faut bien, puisque sa vie est abominablement terne, laide et douloureuse, que son imagination brode, au-dessus de l'odieuse réalité, de mirifiques chimères... Il faut bien que celui qui est trop débile pour marcher s'appuie sur un bâton.

Ce que nous comprenons moins, c'est la puissance que l'illusion conserve sur des esprits affranchis des craintes et des obligations de la masse. Ce que nous ne comprenons pas, c'est qu'ayant vu l'absurdité et le néant des dogmes, la duperie des doctrines, et l'inanité des efforts des vieux partis, des hommes aient encore besoin du mirage et lui sacrifient le présent, la réalité, la vie – ce trésor.

Il semble pourtant que ceux auxquels s'est dévoilé le mensonge des religions, n'aspirant plus à l'au-delà trompeur, devraient vouloir enfin vivre sur la terre – et sans attendre. Car

## Le Rétif (Victor Serge) dans *L'anarchie* n° 309 (9 mars 1911)

l'avenir, n'est-ce pas un autre ciel, un autre mirage ? Qu'y a-t-il de réel sinon le présent ?

– Vivre ici-bas, vivre de suite ! Ne devrait-il pas conclure ainsi celui qui ne croit plus en un Dieu créateur, et donateur de félicités extra-terrestres ? Mais non. C'est encore trop exiger des hommes, sur qui les anciens mirages n'ont complètement cessé d'agir. Des siècles, ils n'ont vécu qu'avec devant les prunelles le grand rêve chrétien. Maintenant qu'ils l'ont vu s'effondrer, il leur en faut un autre. Ils n'attendent plus ceux-là, ni le Messie, ni le céleste royaume ; et certains d'entre eux se rient de la foule « inconsciente » qui les attend encore. Ils disent que c'est duperie, erreur vieille, infantilage... – Mais eux, ils attendent Demain !

« Demain, enseignent les doctes professeurs, la Société devenue bienfaitrice, inspirée des grands principes de libre-examen, de paix et d'équité, rendra la vie bonne à tous... »  
« Demain, promettent des apôtres bedonnants, le Collectivisme assurera à chacun un bien-être parfait... »

« Demain, nous disent de bons camarades, dévoués et sincères, nous ferons la grève générale, la Révolution, et nous instaurerons le Communisme anarchique... Dès lors, l'harmonie et le bonheur régneront parmi les mortels... »

Et tandis qu'ils poursuivent leurs mirages, les patrons as-

surent de plus en plus fermement leur domination sur les ouvriers ; les gouvernants forgent des chaînes, signent des alliances et des traités, préparent des égorgements futurs, fusillent des révoltés, écrasent, bafouent, tuent des misérables.

Or, les doctes professeurs élaborent le plan détaillé, minutieux de la cité harmonique de demain. Or, les doctes stratèges de la révolution future enseignent à leurs disciples qu'il faudra procéder de telle façon et non pas de telle autre, contraire à la doctrine...

– Nous ferons la révolution avec l'Armée ! s'exclame un vaillant théoricien.  
– Non, nous la ferons contre l'Armée ! lui rétorque un théoricien, non moins vaillant.  
– Nous ferons la révolution avec l'aide des officiers, spécifie un troisième.  
– Non, déclare un autre, nous la ferons avec les soldats contre les officiers...

En attendant, l'Armée les menace tous les jours de ses fusils et de ses mitrailleuses. L'Armée se prépare peut-être à les pousser vers de nouveaux champs de carnage. L'Armée leur prend les meilleures, les plus jeunes énergies et s'en sert et les corrompt. L'Armée prend à chacun d'entre eux 24 mois de vie... Ne feraient-ils pas mieux de moins songer à s'en servir et de cesser de la servir ? Ne seraient-ils pas plus conséquents s'ils commençaient, eux qui veulent l'abolir, par s'y refuser ?

Mais le mirage est là, sur l'horizon. Pour la cité idéale de demain, nos révolutionnaires acceptent la ville immonde d'aujourd'hui. Pour la vie idyllique d'un avenir qu'ils ne connaîtront pas, ils s'accommodent du présent lamentable.

Après l'illusion religieuse, après l'illusion réformiste, l'illusion révolutionnaire. C'est au fond l'éternel recommencement de la même aventure : le rêve primant l'action, le rêve remplaçant la révolte, et aujourd'hui gâché pour demain.

Ne cessons pas de le dire. Ne perdons pas une occasion de dévoiler la tromperie des mirages et de rappeler à ceux d'entre nous qu'ils enjôlent encore, que la mort de Dieu a entraîné l'évanouissement des paradis. Ce n'est pas trop de toutes nos énergies consacrées au présent pour l'embellir un peu. Les révoltes immédiates exigent impérieusement tout notre effort ; nous n'avons ni loisirs ni les moyens de le gaspiller en vue de révoltes très futures – et très hypothétiques.

La vie, toute la vie, est dans le présent. Attendre c'est la perdre. Attendre demain pour être libre, pour jouir d'être, pour se sentir vivre ? Nous ne faisons plus ce jeu. Le temps passé en attente est irrémédiablement perdu, et nous tenons à ne rien perdre de la vie. La bonne révolte complète la pensée ou le rêve par l'action immédiate. Le reste n'est que verbiage, ou poursuite de mirages.

# La révolution est-elle un mirage ?

Présentation de la discussion du 19 mai 2019 aux Fleurs Arctiques

A la suite d'un groupe de lecture autour du texte « Vers les mirages », publié en 1911 dans le journal *L'anarchie*, écrit par Le Rétif (alias Victor Serge), il nous a paru intéressant de poursuivre les réflexions proposées par ce texte dans le cadre d'une discussion publique.

Le Rétif, dans un style très lyrique, critique radicalement les mirages que tout le monde poursuit dans ce monde et y inclut les illusions dans lesquelles de nombreux révolutionnaires tombent, notamment celle de l'attente de la Révolution, incarnée par le Grand Soir. Il amène à se poser la question du rapport des révolutionnaires à la Révolution. Est-ce quelque chose auquel on croit, qu'on espère, qu'on fait advenir, qu'on théorise, qu'on programme ? Est-ce un simple mirage qui nous empêche d'œuvrer à vivre libre ici et maintenant ? Le Rétif, bien que critiquant radicalement le sacrifice de la vie présente, réelle et sensible au nom des lendemains qui chanteront peut-être, ne considère pas pour autant l'alternative comme une possibilité émancipatrice, comme un moyen de

gagner la liberté. Se demander ce qu'on attend pour être libre, c'est aussi réfléchir à ce qui nous empêche de vivre libre et peut-être comprendre que la liberté ne peut se trouver dans un « en dehors » de ce monde qui ne serait qu'une illusion et qu'il range dans la même catégorie que les arrières mondes des croyants. Vers les mirages montre assez pertinemment comme il est facile de croire avoir résolu toutes les questions révolutionnaires en pensant avoir trouvé comment s'organisera la société future, un nouveau paradis pour remplacer les paradis déçus de la religion, et comment on accèdera, ou comment on peut déjà accéder à cette société. Un mode d'emploi théorique précis qui attend simplement qu'une main d'œuvre le mette en place et qui en vient à réduire la liberté à un triste ensemble de mots d'ordres que l'on pourrait énoncer. On commence là un cycle tenace de discussions sur la question révolutionnaire qui se poursuivra au fil des prochains programmes en fonction des occasions et sous divers angles.

# La reproduction de la vie quotidienne

Fredy Perlman (1969)

***The Reproduction of Daily Life*, écrit à Kalamazoo (Michigan) a été publié pour la première fois en 1969 chez Black & Red Books, à Detroit. Il fut réédité en octobre 1992 dans *Anything Can Happen*, chez Phoenix Press, à Londres. Une première traduction française est parue dans la revue *L'Homme et la Société* n° 15 du premier trimestre 1975. Une seconde traduction française a été publiée dans *(Dis)continuité* n° 15 en juillet 2001. La traduction ci-présente, inédite, est effectuée par Ravage Éditions en 2011, à Paris.**

L'activité quotidienne des esclaves reproduit l'esclavage. Par leur activité quotidienne, les esclaves ne se reproduisent pas seulement physiquement eux-mêmes et leurs maîtres, ils reproduisent également les instruments par lesquels leurs maîtres les oppriment, ainsi que leurs propres habitudes de soumission à l'autorité du maître. Pour les hommes vivant dans une société fondée sur l'esclavage, le rapport maître-esclave semble à la fois naturel et éternel. Pourtant, les hommes ne naissent pas maîtres ou esclaves. L'esclavage est une forme so-

ciale spécifique à laquelle les hommes sont soumis exclusivement dans des conditions matérielles et historiques déterminées.

L'activité quotidienne concrète des salariés reproduit le salariat et le capital. Par leurs activités quotidiennes, les hommes « modernes », comme les membres d'une tribu ou les esclaves, reproduisent les habitudes, leurs relations sociales et les idées de leur société, ils reproduisent la forme sociale de la vie quotidienne. De même que le système tribal et l'esclavage, le système capitaliste n'est ni la forme naturelle, ni la forme définitive de la société humaine. Comme les formes sociales précédentes, le capitalisme est la réponse spécifique à des conditions matérielles et historiques données.

Contrairement aux formes précédentes d'activité sociale, la vie quotidienne dans la société capitaliste transforme systématiquement les conditions matérielles auxquelles le capitalisme répondait à l'origine. Certaines limites matérielles à l'activité humaine sont progressivement maîtrisées. A un degré élevé d'industrialisation, l'activité concrète crée ses propres conditions matérielles ainsi que sa forme sociale. Ainsi, l'objet de notre analyse ne doit pas se limiter

à la manière par laquelle l'activité concrète dans la société capitaliste reproduit cette société capitaliste, mais aussi aux raisons qui font que cette activité elle-même supprime les conditions matérielles auxquelles répond le capitalisme.

## **La vie quotidienne dans la société capitaliste**

La forme sociale de l'activité dans le système capitaliste répond à une certaine situation matérielle et historique.

Les conditions matérielles et historiques expliquent l'origine de la forme capitaliste, mais pas la raison pour laquelle cette forme perdure alors que la situation initiale a disparu. Le concept de « retard culturel » n'explique rien de la continuité d'une forme sociale après la disparition des conditions auxquelles elle répondait. Un tel concept n'est pour ainsi dire qu'une façon de désigner la persistance de cette forme sociale. En brandissant le concept de « retard culturel » pour désigner une « force sociale » qui détermine l'activité humaine, on entretient la confusion qui voudrait faire passer le résultat de l'activité des gens pour une force externe, hors de leur portée. Ceci n'est pas seulement vrai pour un concept comme le « retard culturel ». De nombreux termes utilisés par Marx pour décrire l'ac-

tivité humaine ont été élevés au statut de forces externes et même « naturelles » déterminant cette activité ; ainsi des concepts comme « lutte des classes », « rapports de production » et en particulier la « Dialectique » jouent le même rôle dans les théories de certains « marxistes » que le « Pêché Originel », « le Destin », « La Main de la Destinée » jouaient dans les théories des mystificateurs médiévaux.

En effectuant leurs activités quotidiennes, les membres de la société capitaliste accomplissent simultanément deux processus : ils reproduisent la forme de leur activité, et ils éliminent les conditions matérielles auxquelles cette activité répondait à l'origine. Mais ils ne savent pas qu'ils accomplissent ces processus ; leur propre activité demeure opaque à leurs propres yeux. Ils croient que leurs activités répondent à des conditions naturelles qu'ils ne peuvent maîtriser, et ne voient pas qu'ils génèrent eux-mêmes ces conditions. Le rôle de l'idéologie capitaliste est de maintenir le voile qui empêche la compréhension de l'activité en ce qu'elle reproduit la forme de la vie quotidienne ; le rôle de la théorie critique est de dévoiler les activités de la vie quotidienne, de les rendre transparentes, de faire apparaître la reproduction de la forme sociale du capitalisme dans les activités quotidiennes.

Sous la loi du capitalisme, la vie quotidienne consiste en des activités connexes qui reproduisent et étendent la forme capitaliste de l'activi-

té sociale. La vente du temps de travail contre une somme d'argent (un salaire), l'incarnation du temps de travail en marchandises (biens de consommation, tangibles ou intangibles), la consommation des marchandises tangibles ou intangibles (les produits et les images à consommer) – ces activités qui caractérisent la vie quotidienne dans la société capitaliste ne sont pas des manifestations de la « nature humaine », pas plus qu'elle ne sont imposées aux hommes par des forces incontrôlables.

On considère qu'il est dans la « nature » de l'homme d'être parfois le membre passif d'une tribu et une autre fois un jeune cadre dynamique, parfois un esclave soumis et parfois un artisan consciencieux, un chasseur autonome ou un salarié dépendant. S'il en est ainsi, soit le concept de « nature humaine » est un concept creux, soit la « nature » de l'homme dépend de conditions matérielles et historiques, et est en fait une réponse à ces conditions.

### **Aliénation de l'Activité Vivante**

Dans la société capitaliste, l'activité créatrice prend la forme de la production de marchandises, de la production de biens destinés à la vente, alors le résultat de l'activité humaine prend la forme de marchandises. La capacité à être marchandée ou rentable caractérise universellement toute activité concrète ou produit.

Les produits de l'activité humaine nécessaires à la survie prennent la forme de biens destinés à la vente : ils ne sont que disponibles contre

de l'argent. Et l'argent n'est disponible qu'en échange de marchandises. Si un grand nombre d'hommes tiennent ces conventions pour légitimes, s'ils conviennent que les marchandises sont indispensables pour obtenir de l'argent, et que l'argent est indispensable à la survie, ils se trouvent enfermés dans un cercle vicieux. Puisqu'ils n'ont pas de biens, la seule issue qui s'offre à eux dans ce cercle est de se considérer, au moins partiellement, comme des marchandises. Et il s'agit, en effet, de la « solution » particulière que les hommes s'imposent à eux-mêmes lorsqu'ils sont confrontés à des conditions matérielles et historiques spécifiques. Ils n'échangent pas leur corps ou leurs membres contre de l'argent. Ils échangent le contenu créatif de leurs vies, leur activité quotidienne concrète, contre de l'argent.

Dès qu'ils ont accepté de l'argent en échange de leur existence, la vente de l'activité vivante devient une condition de leur survie physique et sociale. La vie s'échange contre de la survie. La création et la production en viennent à ne plus signifier qu'activité destinée à la vente. L'activité d'un homme n'est « productive », utile à la société, que lorsqu'elle peut être vendue. Et l'homme lui-même n'est un membre productif de la société que tant que les activités de sa vie quotidienne sont échangeables contre de l'argent. Quand sont communément acceptés les termes de cet échange, l'activité quotidienne prend la forme d'une prostitution universelle.

Le pouvoir créatif vendu, l'activité quotidienne vendue, prend la forme du travail. Le travail est dans l'histoire une forme spécifique d'activité humaine. Le travail est une activité abstraite qui n'a qu'une propriété : elle peut se vendre, s'échanger contre une quantité donnée d'argent. Le travail est une activité indifférente : indifférente à la tâche particulière accomplie et indifférente au sujet particulier qui en bénéficiera. Creuser, imprimer et sculpter sont des activités différentes, mais toutes trois sont du travail dans la société capitaliste. Le travail consiste simplement à « gagner de l'argent ». L'activité vivante qui prend la forme du travail est un moyen de gagner de l'argent. La vie devient un moyen de survie.

Cette inversion ironique n'est pas l'apogée dramatique d'un roman d'imagination ; c'est un fait de la vie quotidienne dans la société capitaliste. La survie, c'est-à-dire la préservation et la reproduction de soi-même, n'est pas le moyen, la condition nécessaire à une activité créatrice concrète, mais c'est précisément l'inverse qui se produit. L'activité créative sous la forme du travail, à savoir l'activité vendue, est une douloureuse nécessité pour survivre ; le travail est un moyen permettant la préservation et la reproduction de soi-même.

La vente de l'activité vivante entraîne une autre inversion. Par cette vente, le travail d'un individu devient la « propriété » d'un autre, il passe sous son contrôle. En d'autres termes, l'activité d'une personne devient

l'activité d'un autre, celle de son propriétaire ; elle devient étrangère à la personne qui l'accomplit. Ainsi sa propre vie, la réalisation d'un individu dans le monde, la différence que son existence crée dans la vie de l'humanité, ne sont pas seulement transformées en travail, une condition douloureuse de survie ; elles sont transformées en activité aliénée, accomplie par celui qui achète ce travail. Dans la société capitaliste, les architectes, les ingénieurs, les ouvriers ne sont pas constructeurs ; seul celui qui achète leur travail construit ; leurs projets, calculs et mouvements leurs sont étrangers ; leur activité vivante, ce qu'ils accomplissent, lui appartiennent.

Les sociologues universitaires, qui trouvent naturel le fait que le travail se vende, comprennent cette aliénation du travail comme un sentiment : l'activité du travailleur lui « apparaît » étrangère, elle « semble » être contrôlée par quelqu'un d'autre. Pourtant n'importe quel travailleur peut expliquer au sociologue universitaire que l'aliénation n'est ni un sentiment ni une idée dans sa petite tête de travailleur, mais un fait réel concernant sa vie quotidienne. L'activité vendue est en fait étrangère au travailleur, son travail est en fait contrôlé par celui qui l'achète.

En échange de cette activité vendue, le travailleur gagne de l'argent, le moyen de survie agréé dans la société capitaliste. Avec cet argent il peut acheter des marchandises, des choses, mais il ne peut racheter son activité. Ceci révèle un « défaut » par-

ticulier de l'argent considéré comme « équivalent universel ». Quelqu'un peut vendre des marchandises contre de l'argent, et il peut racheter ces mêmes marchandises avec de l'argent. Il peut vendre son activité vivante contre de l'argent, mais il ne peut racheter son activité vivante avec de l'argent.

Avec son salaire, le travailleur achète avant tout des biens de consommation qui lui permettent de survivre, de reproduire sa force de travail afin de pouvoir continuer à la vendre, des spectacles, des objets d'admiration passive. Il n'existe pas dans le monde en tant qu'agent de sa transformation. Cependant, en tant que spectateur impuissant, il peut nommer cet état d'admiration impotente « bonheur », et, puisque le travail est une souffrance, il peut désirer le « bonheur », c'est-à-dire l'inaction, pour toute la durée de son existence (ce qui équivaut, ou peu s'en faut, à la condition d'un mort-né). Les marchandises, les spectacles le consomment ; il dépense son énergie vivante en admiration béate ; il est consumé par les choses. En ce sens, plus il a de choses, moins il est. (Un individu peut surmonter cette mort-dans-la-vie en exerçant sa créativité de façon marginale ; mais la population ne le peut, à moins d'abolir la forme capitaliste d'activité concrète, à moins d'abolir le salariat et de désaliéner ainsi l'activité créatrice).

### **Le Fétichisme de la marchandise**

En aliénant leur activité et en l'échangeant contre des marchandises, des réceptacles

matériels du travail humain, les gens se reproduisent eux-mêmes et créent du Capital. Du point de vue de l'idéologie capitaliste, et en particulier de l'économie politique la plus classique, cette affirmation est fautive : les marchandises ne « sont pas le produit du travail seul » ; elles sont produites par les « facteurs de production » élémentaires, « La Terre, le Travail et le Capital », la Sainte Trinité capitaliste, et le « facteur » principal est évidemment le héros de ce conte : le Capital.

Le but de cette Trinité superficielle n'est pas l'analyse, car les Experts ne sont pas payés pour analyser. Ils sont payés pour obscurcir, pour masquer la forme sociale de l'activité concrète en régime capitaliste, pour jeter un voile sur le fait que les producteurs se reproduisent eux-mêmes, reproduisent leurs exploités aussi bien que les instruments qui les asservissent. La formule de la Trinité n'atteint pas son objectif en convaincant. Il est évident que la terre n'est ni plus ni moins une marchandise que l'eau, l'air ou le soleil. De plus, le Capital, qui désigne à la fois la relation sociale entre travailleurs et capitalistes, les moyens de production possédés par les capitalistes et l'argent équivalent à ces moyens concrets et « intangibles », ne produit rien de plus que les éjaculations arrangées pour la publication par les spécialistes de l'économie politique. Même les moyens de production, qui constituent le capital d'un capitaliste, ne sont des « facteurs de production » élémentaires que pour celui qui parvient à

limiter son champ de vision à une seule entreprise, car une vision globale de l'économie dans son ensemble révèle que le capital d'un capitaliste est le réceptacle matériel du travail aliéné d'un autre capitaliste. Quoi qu'il en soit, bien que la formule de la Sainte Trinité ne convainque personne, elle réalise bien sa fonction de masque idéologique en déplaçant les termes de la question : au lieu de demander pourquoi l'activité des gens dans le système capitaliste prend la forme du travail salarié, les analystes potentiels de la vie quotidienne se trouvent transformés en néo-marxistes parfaitement académiques qui se préoccupent de savoir si, oui ou non, le travail est l'unique « facteur de production ».

L'économie politique (et l'idéologie capitaliste en général) considère la terre, l'argent, et les produits du travail comme des choses capables de créer de la valeur, de travailler pour ceux qui les possèdent, pour transformer le monde. C'est ce que Marx nomme le fétichisme qui caractérise les conceptions quotidiennes des individus, et qui est élevé au rang de dogme par les économistes. Pour l'économiste, les individus vivants sont des choses (« des facteurs de production »), et les choses vivent (puisque l'argent « travaille » et le capital « produit »).

Mais le fétiche est une chose morte, pas un être vivant ; il est dénué d'humanité. Le fétiche n'est rien d'autre qu'une chose pour laquelle, et par laquelle les relations capitalistes sont perpétuées. Le pouvoir mystérieux du Capital, son

« pouvoir » de production, son humanité, ne réside pas en lui-même, mais dans le fait que les gens aliènent leur activité créatrice, qu'ils vendent leur travail aux capitalistes, qu'ils matérialisent ou réifient le travail en marchandises. En d'autres termes, les gens sont achetés par le produit de leur propre activité, pourtant ils considèrent leur activité comme celle du Capital, et leurs produits comme ceux du Capital. En projetant un pouvoir créatif sur le Capital et non sur leur propre activité, ils abandonnent leur activité vivante, leur vie quotidienne, au Capital ; il s'abandonnent quotidiennement à la personification du Capital, au capitaliste. En vendant leur travail, en aliénant leur activité, les gens reproduisent les personifications des formes dominantes d'activité en régime capitaliste, ils reproduisent le salarié et le capitaliste. Ils ne reproduisent pas simplement les individus physiquement, mais aussi socialement ; ils reproduisent des individus qui vendent leur force de travail, ainsi que d'autres qui possèdent les moyens de production ; ils reproduisent les individus et également les activités particulières de la vente comme de la propriété.

Chaque fois que les gens exercent une activité qu'ils n'ont pas définie et qu'ils ne contrôlent pas, chaque fois qu'ils achètent les biens qu'ils ont produit avec de l'argent reçu en échange de leur activité aliénée, chaque fois qu'ils admirent passivement les produits de leur propre activité comme des objets étrangers acquis grâce à leur argent, ils

renforcent le Capital et suppriment leur propre existence.

Le but du processus est la reproduction des relations entre le travailleur et le capitaliste. Ce but ne se confond pas avec celui des individus engagés dans le processus. Leurs activités ne leur apparaissent pas clairement pour ce qu'elles sont ; ils ont les yeux fixés sur le fétiche qui se tient entre l'acte et son résultat. L'individu engagé dans ce processus est obsédé par des choses, précisément ces choses pour lesquelles les relations capitalistes existent. Le travailleur en tant que producteur cherche à échanger son travail quotidien contre un salaire, il cherche précisément la chose par laquelle sa relation au capitaliste est rétablie, ce par quoi il se reproduit lui-même en tant que salarié, et il reproduit l'autre en tant que capitaliste. Le travailleur en tant que consommateur échange son argent contre des produits du travail, c'est-à-dire précisément ce que le capitaliste doit vendre pour réaliser le Capital.

La transformation quotidienne de l'activité vivante en Capital est médiée par les choses, mais non point accomplie par les choses. Le fétichiste ne sait pas cela ; pour lui le travail et la terre, les instruments et l'argent, les entrepreneurs et les banquiers, sont tous des « facteurs » et des « agents ». Lorsqu'un chasseur portant une amulette abat une biche avec une pierre, il peut considérer l'amulette comme un « facteur » essentiel de son acte, et même de l'opportunité qui s'est présentée à lui sous la forme de ce gibier. S'il

est un fétichiste responsable et bien éduqué, il consacrerait un soin particulier à son amulette, la nourrirait de sa dévotion. Afin d'améliorer les conditions matérielles de son existence, il redoublerait d'attentions pour le fétiche, plus encore que pour sa propre aptitude à jeter la pierre. S'il y est contraint, il se peut même qu'il envoie l'amulette « chasser » pour lui. Il ne conçoit pas clairement ses propres activités quotidiennes : s'il mange bien, il ne fait pas le lien avec sa propre capacité à jeter la pierre, mais plutôt avec le pouvoir de l'amulette. S'il n'a rien à manger, il ne comprend pas que c'est sa propre obstination à adorer l'amulette alors qu'il aurait pu partir chasser, et non la colère du fétiche, qui le contraint à jeûner.

Le fétichisme des marchandises et de l'argent, la mystification et la religion de la vie quotidienne qui attribue une activité vivante aux choses inanimées n'est pas un caprice mental né dans l'imagination de l'humain : son origine réside dans la nature des relations sociales en régime capitaliste. Les hommes ne sont en fait, pas reliés entre eux par des choses. C'est au travers du fétiche qu'ils agissent collectivement, et qu'ils reproduisent leur activité. Mais le fétiche n'accomplit aucune activité. Le Capital ne transforme pas la matière première et ne produit aucun bien. Si l'activité vivante ne transformait pas la matière première, celle-ci demeurerait inerte – de la matière morte. Si les hommes ne persistaient pas à accepter de vendre leur activité

vivante, l'impuissance du Capital serait manifeste. Le Capital cesserait d'exister. Son ultime pouvoir consisterait à rappeler aux gens une forme dévoyée de la vie quotidienne caractérisée par la prostitution universelle du quotidien.

Le travailleur aliène sa vie à la seule fin de la conserver. S'il ne vendait son activité vivante il n'obtiendrait aucun salaire et ne survivrait pas. Pourtant ce n'est pas le salaire qui institue l'aliénation comme condition de la survie. Si les hommes n'étaient pas disposés à vendre leurs vies, s'ils étaient enclins à prendre le contrôle de leurs activités propres, la prostitution universelle ne serait pas une condition de survie. C'est l'inclination des gens à continuer la vente de leur travail, et non pas les choses pour lesquelles ils le vendent, qui rend l'aliénation de l'activité vivante nécessaire à la préservation de la vie.

L'activité vivante vendue par le travailleur est achetée par le capitaliste. C'est cette seule activité vivante qui insuffle vie au Capital et le rend « productif ». Le capitaliste, possédant de la matière première et des moyens de production, présente les objets naturels et les produits de l'activité d'autrui comme sa « propriété privée ». Mais ce n'est pas le mystérieux pouvoir du Capital qui crée la « propriété privée » du capitaliste, c'est l'activité vivante qui crée la « propriété », et la forme de cette activité est ce qui en maintient le caractère « privé ».

**La transformation de l'Activité Vivante en Ca-**

## **pital**

La transformation de l'activité vivante en Capital survient par l'intermédiaire des choses, quotidiennement, mais n'est pas effectuée par les choses. Les choses produites par l'activité humaine paraissent les seuls agents de cette opération parce que les activités et les relations s'établissent pour et au travers des choses, et parce que les gens ne sont pas clairement conscients de leur activité. Ils confondent l'objet médiateur et la cause.

Dans le mode de production capitaliste, le travailleur incarne ou matérialise son activité vivante aliénée dans un objet inerte en utilisant des instruments qui incarnent l'activité d'autres personnes (les instruments industriels sophistiqués incarnent l'activité intellectuelle et manuelle de nombreuses générations ayant inventé, perfectionné et produit sur tous les continents et dans toutes formes de sociétés). Les instruments sont par eux-mêmes des objets inertes. Ils sont l'incarnation matérielle de l'activité vivante, mais ils ne sont pas vivants. Le seul agent vivant dans le processus de production est le travailleur vivant. Il utilise les produits du travail des autres et leur insuffle la vie, si l'on peut dire, mais sa propre vie. Il est incapable de ressusciter les individus qui ont investi leur activité vivante dans cet instrument. L'instrument lui permettra peut-être d'en faire plus dans une période donnée, et en ce sens cela pourra augmenter sa productivité. Mais seul le travail vivant, capable de produire, peut être

productif.

Un travailleur industriel, qui utilise par exemple un tour électrique, bénéficie du produit de l'activité de générations de physiciens, d'inventeurs, d'ingénieurs, de fabricants. Il est objectivement plus productif que l'artisan qui façonne le même objet à la main. Mais ce n'est en aucune façon le « Capital » dont dispose le travailleur industriel qui est plus « productif » que le « Capital » de l'artisan. Si des générations de travailleurs intellectuels et manuels ne s'étaient incarnées dans le tour électrique, si le travailleur industriel avait dû inventer l'électricité et le tour électrique, de nombreuses vies lui auraient été nécessaires pour tourner un seul objet, et aucune quantité de Capital n'aurait pu augmenter sa productivité par rapport à celle de l'artisan qui façonne l'objet de ses mains.

La notion de « productivité du capital », et en particulier la mesure détaillée de cette « productivité » sont des inventions de la « science » économique, cette religion de la vie quotidienne capitaliste qui épuise l'énergie des êtres en adoration, admiration et flagornerie du fétiche centralisateur de la société capitaliste. Les confrères médiévaux de ces « scientifiques » se livraient à des mesures détaillées de la hauteur et de la largeur des anges au paradis, sans même se demander ce que ces anges ou ce paradis pouvaient bien être, puisqu'ils tenaient pour admise l'existence des deux.

Le résultat de l'activité vendue par le travailleur est un produit qui ne lui appartient

pas. Le produit n'est qu'une incarnation de son labour, la matérialisation d'une partie de sa vie, un réceptacle qui contient son activité vivante, mais qui lui est étranger : aussi étranger que son travail. Il n'a pas décidé de le produire, et une fois réalisé, il n'en a pas l'usage. S'il le veut, il doit l'acheter. Il n'a pas simplement produit un objet répondant à une utilité spécifique. Pour cela, il n'aurait pas eu besoin de vendre son travail à un capitaliste en échange d'un salaire. Il lui aurait suffi de réunir les matériaux nécessaires et les outils disponibles, de donner forme aux matériaux en fonction de l'objectif qu'il s'était fixé et dans la limite de ses connaissances et capacités. Il est évident cependant qu'un individu ne peut que marginalement réaliser cela. L'appropriation et l'usage des matériaux et des outils disponibles ne peut advenir qu'après s'être débarrassé de la forme capitaliste de l'activité.

Ce que le travailleur produit sous le régime capitaliste possède une propriété très particulière, celle de pouvoir être vendu. Ce que son activité aliénée produit est une marchandise.

La production capitaliste étant une production de marchandises, l'affirmation selon laquelle le but du processus est la satisfaction des besoins humains est fautive. Ce n'est qu'une rationalisation et une apologie. La « satisfaction des besoins humains » n'est pas plus le but du capitaliste que celui du travailleur engagé dans la production, et ce n'est pas non plus le résultat du

processus. Le travailleur vend son travail afin d'obtenir un salaire. Le contenu spécifique du travail lui est indifférent. Il n'aliénerait pas son labeur pour un capitaliste qui ne lui donnerait pas de salaire en échange. Peu lui importent les besoins humains que les produits de ce capitaliste sont à même de satisfaire. Le capitaliste achète le travail et l'engage dans la production pour en retirer des marchandises qui peuvent être vendues. Les qualités spécifiques du produit l'indiffèrent autant que les besoins des gens. La seule chose qui l'intéresse quant à son produit, c'est le prix auquel il va le vendre. Quant aux besoins des gens, c'est combien ils ont « besoin » d'acheter et comment leur imposer, par la propagande et le conditionnement psychologique, toujours plus de « besoins ». Le rôle du capitaliste est de satisfaire « son » besoin de reproduire et d'étendre le domaine du Capital, et le résultat de ce processus est la reproduction toujours plus étendue du salariat et du Capital (qui ne sont pas des « besoins humains »).

La marchandise produite par le travailleur est échangée par le capitaliste contre une quantité donnée d'argent. La marchandise est une valeur échangée contre un équivalent en valeur. En d'autres termes, le labeur vivant matérialisé dans le produit peut exister sous deux formes distinctes mais équivalentes : comme marchandise et comme argent, ou comme ce qui est commun aux deux : la valeur. Cela ne signifie pas que la valeur soit le travail. La valeur est la forme sociale du

travail réifié (matérialisé) dans la société capitaliste.

En régime capitaliste, les relations sociales ne s'établissent pas directement, elles sont établies par la valeur. L'activité quotidienne n'est pas directement échangée, elle est échangée sous la forme de la valeur. En conséquence, ce qui advient de l'activité vivante sous le régime capitaliste ne peut être reconnu en observant l'activité elle-même, mais seulement en suivant les métamorphoses de la valeur.

Quand l'activité vivante des gens prend la forme du travail (l'activité aliénée), elle acquiert la propriété d'interchangeabilité, elle acquiert la forme de valeur. En d'autres termes, le travail peut être échangé contre une quantité d'argent « équivalente » (le salaire). L'aliénation délibérée de l'activité vivante, dont les membres de la société capitaliste perçoivent la nécessité, reproduit elle-même la forme capitaliste dans laquelle l'aliénation est nécessaire à sa survie. Du fait que l'activité vivante se transforme en valeur, les produits de cette activité doivent également devenir valeur : ils doivent pouvoir être échangés contre de l'argent. C'est évident car, si les produits du travail ne devenaient pas valeur, mais par exemple, des objets utiles mis à la disposition de la société, soit ils resteraient à l'usine, soit ils seraient pris librement par les membres de la société à chaque fois que ces derniers le jugeraient nécessaire. Dans chacun de ces cas, l'argent-salaire reçu par les travailleurs ne pourrait être vendu contre

une quantité « équivalente » d'argent, l'activité vivante ne pourrait être aliénée. Conséquemment, dès que l'activité vivante prend la forme de valeur, les produits de cette activité prennent la forme de valeur, et la reproduction de la vie quotidienne s'établit par les changements ou les métamorphoses de la valeur.

Le capitaliste vend les produits du travail sur un marché, il les échange contre une somme équivalente d'argent, il réalise une valeur déterminée. La grandeur de cette valeur sur un marché donné constitue le prix des marchandises. Pour l'économiste académique, le Prix est la clé de Saint Pierre permettant d'accéder au paradis. Comme le Capital lui-même, le Prix se meut dans un monde merveilleux entièrement constitué d'objets. Les objets ont des relations entre eux et sont vivants, ils se transforment mutuellement, ils communiquent entre eux, se marient et ont des enfants. Et c'est, bien entendu, par la grâce de ces objets intelligents, puissants et créatifs, et par cette seule grâce, que règne un tel bonheur dans la société capitaliste.

Dans la représentation imagée de l'économiste, les anges font tout et les hommes rigoureusement rien. Les hommes jouissent de ce qui est réalisé pour eux par ces être supérieurs. Non seulement le Capital produit et l'argent travaille, mais d'autres choses mystérieuses ont des vertus similaires. Comme l'Offre, quantité des choses qui sont vendues, et la Demande, quantité des choses

qui sont achetées. Quand l'Offre et la Demande se marient à un point particulier du diagramme, elles donnent naissance à l'Équilibre des Prix, qui correspond à un état de grâce universel. Les activités de la vie quotidienne dépendent des choses, et les gens sont réduits à l'état de choses (« des facteurs de production ») pendant le temps où ils « produisent », et à celui de spectateurs passifs des choses durant leur « temps libre ». La vertu d'un économiste scientifique consiste en sa capacité à attribuer aux choses le résultat des activités quotidiennes des gens, et en son incapacité à observer l'activité vivante des gens derrière les acrobaties de ces choses.

La grandeur de la valeur, c'est-à-dire le prix d'une marchandise et la quantité d'argent contre laquelle elle s'échange, n'est pas déterminée par les choses, mais par l'activité quotidienne des gens. L'offre et la Demande, la concurrence loyale ou déloyale, ne sont rien d'autre que les formes sociales des produits et des activités sous le régime capitaliste, elles n'ont pas de vie propre. Le fait que l'activité est aliénée, c'est-à-dire que le temps de travail est vendu contre une certaine somme d'argent, qu'il acquiert une certaine valeur, entraîne plusieurs conséquences quant à la valeur attribuée aux produits de ce travail.

La valeur des marchandises vendues doit au moins être égale à celle du temps de travail. C'est évident à la fois du point de vue d'une entreprise capitaliste particulière, et de celui de la société dans

son ensemble. Si la valeur des marchandises vendues par le capitaliste était inférieure à celle du temps de travail qu'il a loué, alors ses dépenses en main-d'œuvre à elles seules seraient supérieures à ses gains, et il courrait à la faillite. Socialement, si la valeur de ce que produisent les travailleurs était inférieure à leur consommation, alors la force de travail ne pourrait même pas se reproduire elle-même, sans parler d'une classe de capitalistes. Quoi qu'il en soit, si la valeur des marchandises était seulement égale à celle du temps de travail consacré à les produire, les producteurs de ces marchandises se contenteraient de se reproduire eux-mêmes, et leur société n'aurait pas de caractère capitaliste. Leur activité pourrait malgré tout consister à produire des marchandises, mais ce ne serait plus une production capitaliste de marchandises.

Pour que le travail crée du Capital, la valeur des produits du travail doit être supérieure à la valeur du travail. En d'autres termes, la force de travail doit produire un excédent de production, une quantité de biens qu'elle ne consomme pas, et cet excédent doit être transformé en valeur ajoutée, une forme de la valeur que les travailleurs ne s'approprient pas sous forme de salaire, mais que les capitalistes s'approprient comme profit. De plus, la valeur des produits du travail doit être encore plus importante, car il n'y a pas que le travail vivant qui s'y matérialise. Dans le processus de production, les travailleurs dépensent leur

propre énergie, mais aussi le travail accumulé par d'autres sous la forme des outils, et ils façonnent des matériaux pour lesquels du travail fut déjà nécessaire.

Ceci conduit à l'étrange résultat que la valeur des produits du travailleur et la valeur de son salaire ne sont pas de la même quantité, c'est-à-dire que la somme d'argent reçue par le capitaliste quand il vend la marchandise produite par ses travailleurs à gages est différente de la somme qu'il leur paie. Cette différence ne s'explique pas par le coût des matériaux et des outils. Si la valeur des marchandises vendues égalait celle du travail vivant et des instruments employés, il n'y aurait toujours pas de place pour les capitalistes. En fait, la différence entre les deux valeurs doit être assez importante pour entretenir une classe de capitalistes – pas seulement les individus, mais également l'activité spécifique dans laquelle ils sont impliqués, à savoir l'achat du travail. La différence entre la valeur totale des produits et la valeur dépensée pour leur production est la valeur ajoutée, la semence du Capital.

Afin de localiser l'origine de la valeur ajoutée, il est nécessaire d'examiner la raison pour laquelle la valeur du travail est inférieure à celle des marchandises qu'il produit. L'activité aliénée du travailleur, avec l'aide de divers outils, transforme des matériaux, elle produit une certaine quantité de marchandises. Pourtant, quand les marchandises sont vendues et que les matériaux et les outils sont payés, les travailleurs

ne reçoivent pas en salaire la valeur restante, ils reçoivent moins. En d'autres termes, chaque jour qu'il passe à travailler, le travailleur accomplit une certaine quantité de travail non-rémunéré, de travail forcé, pour lequel il ne reçoit pas de compensation.

L'accomplissement de ce travail non-rémunéré, de ce travail forcé, est une autre « condition de survie » dans la société capitaliste. Pourtant, comme l'aliénation, cette condition n'est pas imposée par la nature, mais par la pratique collective des gens, par leurs activités quotidiennes. Avant l'existence des syndicats, un travailleur acceptait tout emploi qui se présentait, car le refus de cet emploi aurait signifié que d'autres en auraient accepté les conditions, et que le travailleur isolé n'aurait perçu aucun salaire. Les travailleurs luttèrent entre eux pour le salaire que leur offraient les capitalistes. Si un travailleur quittait son emploi en raison d'un salaire inacceptable, un chômeur le remplaçait, puisque pour ce dernier, un faible salaire valait mieux que pas de salaire du tout.

Cette lutte entre les travailleurs était appelée « liberté du travail » par les capitalistes, qui firent de grands sacrifices pour maintenir cette liberté des travailleurs, car il s'agissait précisément de la liberté nécessaire à la préservation de la plus-value du capitaliste, lui permettant d'accumuler du Capital. Produire une quantité de biens supérieure à la valeur de leur salaire n'a jamais été l'objectif des travailleurs. Leur but était d'obtenir le

salaire le plus élevé possible. Pourtant, l'existence de travailleurs sans salaire, et dont la conception d'un salaire élevé était conséquemment plus modeste que celle des travailleurs salariés, a permis au capitaliste de payer le plus bas salaire accepté par les travailleurs. Ainsi, le résultat de l'activité quotidienne collective des travailleurs, chacun luttant individuellement pour le salaire le plus élevé possible, fut d'abaisser les salaires de tous. Les effets de la lutte de chacun contre tous furent que tous reçurent le salaire le plus bas possible, et le capitaliste le plus grand bénéfice imaginable.

La pratique quotidienne de tous allait contre les buts de chacun. Mais les travailleurs ignoraient que leur situation était le produit de leur propre comportement quotidien. Leurs propres activités ne leur apparaissaient pas clairement. Le travailleur acceptait son bas salaire comme une fatalité, comme la maladie ou la mort, et, si le salaire venait à baisser encore, il n'y voyait que l'effet d'une catastrophe naturelle, comme s'il avait été victime d'une inondation ou d'un hiver rigoureux. La critique des socialistes et les analyses de Marx, ainsi qu'un accroissement du développement industriel permettant de consacrer plus de temps à la réflexion soulèverent quelques uns des voiles et révélèrent aux travailleurs une part de la réalité de leur activité. Pourtant, en Europe occidentale comme aux États-Unis, les travailleurs ne se débarrassèrent pas de la forme capitaliste de la vie

quotidienne. Ils créèrent des syndicats. Et dans les conditions matérielles différentes de l'Union Soviétique et de l'Europe de l'Est, les travailleurs (et les paysans) remplacèrent la classe capitaliste par une bureaucratie d'État ayant pour fonction d'acquiescer du travail aliéné et d'accumuler du Capital au nom de Marx.

Avec les syndicats, la vie quotidienne ressemble à ce qu'elle était avant qu'ils ne soient fondés. De fait, elle est à peu près identique. La vie quotidienne est toujours consacrée au travail proprement dit, à l'activité aliénée, au travail non-rémunéré et au travail forcé. Le travailleur syndiqué n'a plus à discuter l'ampleur de son aliénation puisque les fonctionnaires du syndicat s'en occupent. Les limites dans lesquelles l'activité du travailleur est aliénée ne sont plus déterminées par la nécessité où il se trouve d'accepter ce qu'on lui propose, elles sont fixées par le besoin qu'à le bureaucrate syndicaliste de maintenir sa position de proxénète entre ceux qui vendent le travail et ceux qui l'achètent.

Avec ou sans syndicats, la valeur ajoutée n'est produite ni par la nature, ni par le Capital. Elle est créée par les activités quotidiennes des gens. En accomplissant leurs activités quotidiennes, les gens n'acceptent pas seulement d'aliéner ces activités, mais aussi de reproduire les conditions qui les contraignent à reproduire leurs activités, à reproduire le Capital et donc le pouvoir qu'a ce dernier d'acheter le travail. Ce n'est pas qu'ils ignorent « ce qu'est

l'alternative ». Une personne souffrant d'une indigestion chronique parce qu'il mange trop de graisses ne continue pas à ingurgiter des matières grasses du fait de son incapacité à concevoir une alternative. Soit il aime mieux subir sa maladie en continuant à manger des matières grasses, soit le lien de causalité entre la maladie et sa consommation quotidienne de graisses ne lui apparaît pas clairement. Et si son médecin, son curé, son professeur, son politicien lui affirment : premièrement, que c'est la graisse qui le fait vivre, et, deuxièmement, qu'ils s'occupent de tout ce qu'il pourrait faire s'il était bien portant, alors il n'est pas surprenant que son activité ne lui apparaisse pas clairement et qu'il ne fasse aucun effort pour la clarifier.

La production de valeur ajoutée est une condition de survie, non pour la population, mais pour le système capitaliste. La valeur ajoutée est une part de la valeur des marchandises produite par le travail, mais qui ne revient pas aux travailleurs. Elle peut exister sous la forme de marchandises ou d'argent (de la même manière que le Capital peut exister sous la forme d'une certaine quantité de choses ou sous la forme de l'argent), mais ceci ne change rien au fait qu'il s'agit d'un équivalent du travail matérialisé présent dans une certaine quantité de produits. Comme les produits peuvent être échangés contre une quantité « équivalente » d'argent, l'argent « remplace » ou représente la même valeur que ces produits. L'argent peut, à

son tour, être échangé contre une autre quantité de produits de valeur « équivalente ». L'ensemble de ces échanges, qui s'accomplissent simultanément dans le cours de la vie quotidienne en régime capitaliste, constitue le processus de circulation capitaliste. C'est au travers de ce processus que la métamorphose de la valeur ajoutée en Capital se réalise.

La part de la valeur qui ne revient pas au travail, proprement la valeur ajoutée, permet au capitaliste d'exister et même encore bien plus que simplement exister. Le capitaliste investit une part de la valeur ajoutée, il embauche de nouveaux travailleurs et achète de nouveaux moyens de production, il étend son empire. Cela signifie que le capitaliste accumule à nouveau du travail, à la fois sous la forme du travail vivant qu'il emploie, et sous celle du travail passé (payé ou non) qui s'accumule dans les matériaux et machines qu'il achète.

La classe capitaliste dans son ensemble accumule le surplus de travail de la société, mais ce processus prend place à l'échelle sociale et conséquemment ne peut être identifié si l'on observe seulement l'activité d'un seul capitaliste. Il convient de se souvenir que les produits achetés par un capitaliste donné, en tant qu'instruments de son activité, ont les mêmes caractéristiques que les produits qu'il vend. Un premier capitaliste vend des instruments à un second pour une somme de valeur donnée, et seule une partie de cette valeur revient aux travailleurs en tant que salaire. La part restante est la

valeur ajoutée avec laquelle le premier capitaliste achète de nouveaux instruments et du travail. Le second capitaliste achète les instruments pour une valeur donnée, ce qui signifie qu'il paye la totalité du travail accompli au premier capitaliste, celui qui a été rémunéré et aussi celui qui a été effectué gratuitement. Ceci indique que les instruments accumulés par le second capitaliste contiennent le travail impayé qui fut accompli pour le premier. Le second capitaliste, à son tour, vend ses produits contre une valeur donnée et ne restitue qu'une part de cette valeur à ses employés. Il utilise le reste pour acheter de nouveaux instruments et du travail supplémentaire.

Si l'ensemble du processus était ramené à une unique période, et si tous les capitalistes s'agrégeaient en un seul, il apparaîtrait que la valeur grâce à laquelle le capitaliste acquiert de nouveaux instruments et du travail supplémentaire est égale à la valeur des produits qu'il n'a pas restitués aux producteurs. Ce surplus accumulé est Le Capital.

Pour la société capitaliste dans son ensemble, le Capital total est égal à la somme du travail impayé accompli par des générations d'êtres humains dont les vies ont consisté en l'aliénation quotidienne de leur activité vivante. En d'autres termes, le Capital, à qui les hommes vendent les jours de leur existence, est le produit de la vente de cette activité humaine, et il se reproduit et s'étend chaque jour qu'un homme vend sa journée de travail, chaque fois que cet homme décide de perpétuer

la forme capitaliste de la vie quotidienne.

### **Conservation et accumulation de l'Activité Humaine**

La transformation du surplus de travail en Capital est la forme historique particulière d'un processus plus général, le processus d'industrialisation, la transformation permanente de l'environnement concret de l'homme. Certaines caractéristiques essentielles de cette conséquence de l'activité humaine en régime capitaliste peuvent être appréhendées au moyen d'une illustration simplifiée. Dans une société imaginaire, les gens passent le plus clair de leur temps actif à produire de la nourriture et d'autres nécessités. Seule une partie de leur temps est « excédentaire », c'est-à-dire délivré de la production des nécessités. Cette activité supplémentaire peut être consacrée à la production de nourriture pour les prêtres et les guerriers qui eux-mêmes ne produisent rien. Elle peut être consacrée à la production de biens qui seront consommés lors de rituels sacrés. Elle peut être dédiée à l'accomplissement de cérémonies ou d'exercices physiques. Dans chacun de ces cas, la condition matérielle de ces gens ne sera probablement pas modifiée d'une génération à l'autre du fait de leur activité quotidienne.

Pourtant, une génération dans cette société imaginaire pourrait décider de conserver son temps excédentaire plutôt que de le dépenser. Par exemple, en occupant ce temps excédentaire à remonter des mécanismes à res-

sort. La génération suivante pourrait dépenser l'énergie conservée dans ces mécanismes afin d'effectuer des tâches nécessaires, ou pourrait simplement se servir de l'énergie emmagasinée pour remonter de nouveaux mécanismes. Dans tous les cas, le surplus de travail conservé par la génération précédente aura fourni à la nouvelle génération une quantité plus grande de temps de travail excédentaire. La nouvelle génération pourra aussi conserver ce surplus dans des mécanismes à ressort ou d'autres réceptacles. Au terme d'une période relativement courte, le travail consacré aux mécanismes excédera le temps de travail disponible pour n'importe quelle génération vivante. En dépensant une très faible énergie, les gens de cette société imaginaire pourront mettre les mécanismes à ressort au service de l'accomplissement d'une part importante de leurs tâches obligées, mais, aussi bien, s'en servir pour remonter de nouveaux mécanismes à ressort pour les générations à venir.

La plus grande partie de leur vie, qu'ils consacraient auparavant à la production de nécessités, sera maintenant disponible pour des activités non plus imposées par la nécessité, mais produites par l'imagination. Au premier abord, il semble improbable que des gens consacrent leur temps à la curieuse occupation qui consiste à remonter des mécanismes à ressort. De plus, à supposer qu'ils le fissent, on n'imagine pas qu'ils conservent cette énergie pour les générations à venir quand

sa libération pourrait être utilisée, par exemple, pour produire de merveilleux spectacles pour les jours de fête.

Quoi qu'il en soit, si les gens ne disposent pas de leur propre existence, si leur travail ne leur appartient pas, si leur activité concrète est un travail forcé, alors l'activité humaine peut aussi bien être consacrée à la tâche de remonter des mécanismes à ressort, c'est-à-dire à emmagasiner le surplus de temps de travail dans des réceptacles matériels. Le rôle historique du Capitalisme, joué par ceux qui acceptent comme légitime le fait que d'autres disposent de leur existence, a consisté précisément à emmagasiner de l'activité humaine dans des réceptacles matériels par le moyen du travail forcé.

Sitôt que les gens se soumettent au « pouvoir » qu'a l'argent d'acheter le travail emmagasiné et l'activité vivante, dès qu'ils acceptent le « droit » imaginaire, pour ceux qui possèdent l'argent, de contrôler et de disposer de l'activité emmagasinée ou vivante de la société, ils transforment l'argent en Capital et ceux qui le possèdent en Capitalistes. Cette double aliénation, l'aliénation de l'activité vivante sous la forme du travail salarié, et l'aliénation de l'activité des générations passées sous la forme du travail emmagasiné (les moyens de production) ne découle pas d'un événement précis qui se serait produit à un moment historique donné. La relation entre les travailleurs et les capitalistes ne s'est pas imposée à la société une fois pour toute en une circonstance

particulière de l'histoire. A aucun moment les hommes n'ont signé de contrat ou même acquiescé verbalement à l'abandon du pouvoir qu'ils exercent sur leur activité vivante, pour eux-mêmes et les générations à venir en tous points du globe.

Le Capital revêt le masque d'une force naturelle. Il semble aussi ferme que la terre elle-même, ses mouvements apparaissent aussi inéluctables que les marées, ses crises semblent fatales comme des tremblements de terre ou des inondations. La conception même du Capital comme création humaine permet seulement la création d'un leurre encore plus important : le masque d'une invention qui échappe à son créateur, un monstre semblable à Frankenstein, dont le pouvoir inspire plus de terreur qu'aucune force naturelle.

De fait, le Capital n'est ni une force naturelle ni une créature monstrueuse de l'homme qui, apparue à un moment historiquement déterminé, domine encore aujourd'hui l'existence des hommes. Le pouvoir du Capital ne réside pas dans l'argent, puisque l'argent est une convention sociale sans plus de « pouvoir » que celui que lui attribuent les hommes. Si les hommes refusent de vendre leur travail, l'argent ne peut réaliser quoi que ce soit, car l'argent ne « travaille » pas. Le pouvoir du Capital ne réside pas plus dans les réceptacles matériels où est conservé le labeur des générations passées, car l'énergie potentielle emmagasinée dans ces réceptacles peut être libérée

par l'activité des êtres vivants, que ces réceptacles aient la forme du Capital, c'est-à-dire de « propriété transférée », ou non. Sans activité vivante, la collection d'objets qui constitue le Capital de la société ne serait rien de plus qu'un étalage défraîchi de produits dénués de vie propre, et les « possesseurs » du Capital un assortiment bigarré de gens particulièrement dénués de créativité (par formation) s'entourant de paperasse dans le vain espoir de ressusciter le souvenir d'une grandeur passée. Le seul pouvoir du Capital réside dans l'activité quotidienne des êtres vivants. Ce « pouvoir » dépend de la disposition des gens à vendre leurs activités quotidiennes contre de l'argent, et à abandonner tout contrôle sur les produits de leur propre activité et de celle des générations précédentes.

Dès qu'une personne vend son travail à un capitaliste et accepte en rétribution une partie seulement de ce qu'elle a produit, elle crée les conditions de l'achat et de l'exploitation des autres. Aucun homme ne donnerait de plein gré son bras ou son enfant contre de l'argent. Pourtant, quand un homme vend délibérément et consciemment sa force de travail vivante pour acquérir ce qui est nécessaire à son existence, il ne se contente pas de reproduire les conditions qui rendent indispensable à la préservation de sa vie la vente de celle-ci. Il crée aussi pour les autres hommes les conditions qui rendent la vente de leur vie nécessaire. Des générations futures pourraient évidemment refuser de vendre

leur travail vivant comme on refuserait naturellement de vendre son bras, mais, quoi qu'il en soit, chaque échec dans le refus du travail aliéné et forcé augmente la quantité de travail emmagasiné grâce auquel le Capital peut acheter du travail vivant.

Afin de transformer le surplus de travail en Capital, le capitaliste doit découvrir la bonne manière de l'emmagasiner dans des réceptacles matériels, comme par de nouveaux moyens de production, et il doit employer de nouveaux salariés pour mettre en œuvre ces nouveaux moyens de production. En d'autres termes, il doit agrandir son entreprise, ou diversifier son activité dans d'autres branches de la production. Ceci présuppose ou requiert l'existence de matériaux qui puissent être façonnés en nouvelles marchandises destinées à la vente ; l'existence d'acheteurs pour ce nouveau produit, et l'existence de gens qui soient assez pauvres pour accepter de vendre leur travail. Ces impératifs sont eux-mêmes créés par l'activité capitaliste, et les capitalistes ne connaissent aucune limite, aucun obstacle à leur activité. La démocratie du Capital nécessite une absolue liberté.

L'impérialisme n'est pas seulement le « stade ultime » du Capitalisme, mais aussi son stade initial. Tout ce qui peut être transformé en bien commercialisable apporte de l'eau au moulin du Capital, que cette matière première se situe sur le territoire du capitaliste ou chez son voisin, sur ou sous la terre, qu'elle navigue sur l'eau ou qu'elle

rampe sur le sol, qu'il faille la chercher sur d'autres continents ou d'autres planètes. Toute l'exploration de la nature par l'homme, de l'Alchimie à la Physique, est mobilisée pour la recherche de nouveaux matériaux afin d'y conserver le travail, pour découvrir de nouveaux objets que quelqu'un apprendra à acheter.

Les acheteurs de produits anciens ou nouveaux sont créés par toutes sortes de moyens, et de nouveaux moyens sont sans cesse découverts. « L'ouverture des marchés » et « l'ouverture des frontières » s'imposent par la force et la fraude. Si les gens manquent de moyens pour acheter les produits du capitaliste, ils seront employés par des capitalistes et payés pour la production des biens qu'ils souhaitent acquérir ; si des artisans locaux produisent déjà ce que les capitalistes veulent vendre, ils seront ruinés ou rachetés ; si des lois ou des traditions interdisent l'utilisation de certains produits, on les supprimera ; si les gens manquent des objets auxquels se rattache l'utilisation des produits du capitaliste, on leur dira de se les procurer ; si les gens épuisent leurs besoins physiques ou biologiques, le capitaliste « satisfera » à leurs « besoins spirituels » et louera les services de psychologues pour en créer ; si les gens, rassasiés des produits des capitalistes, n'ont plus la force d'en consommer de nouveaux, on leur apprendra à acheter des objets et des spectacles dépourvus d'utilité et seulement destinés à la contemplation et à l'admiration.

Dans les sociétés agraires ou pré-agraires, à travers tous les continents, vivent des pauvres. S'ils ne le sont pas assez pour accepter de vendre leur travail quand le capitaliste l'exige, ils seront appauvris par l'activité des capitalistes eux-mêmes. Le territoire de chasse deviendra graduellement la « propriété privée » de « propriétaires » qui utiliseront la violence d'État pour confiner les chasseurs dans des « réserves » ne contenant pas assez de nourriture pour les maintenir en vie. Les paysans ne pourront plus se procurer leurs outils qu'auprès du même marchand qui leur avancera l'argent nécessaire jusqu'à ce que les « dettes » des paysans soient tellement importantes qu'ils se verront contraints de vendre une terre que jamais ni eux, ni leurs ancêtres n'ont achetée. Les clients de l'artisan seront progressivement amenés à se fournir chez le marchand qui commercialise les mêmes produits, jusqu'au jour où le marchand se décidera à héberger « ses » artisans sous une même enseigne, leur fournissant les instruments qui permettront à tous de concentrer leur activité sur la production des articles générateurs du profit maximum. Les chasseurs, indépendants ou non, les paysans et les artisans, les hommes libres et les esclaves se transformeront alors en travailleurs contractuels. Ceux qui auparavant disposaient de leur propre existence à travers la lutte contre les conditions matérielles pénibles cesseront d'en disposer au moment même où ils entreprendront de modifier ces

conditions matérielles. Ceux qui étaient précédemment les créateurs conscients de leur pauvre existence deviendront les victimes inconscientes de leur propre activité dans le même temps où ils aboliront la précarité de cette existence. Les hommes qui étaient beaucoup mais possédaient peu possèdent aujourd'hui beaucoup mais sont peu de chose.

La production de marchandises, l'« ouverture » de nouveaux marchés, la formation de nouveaux travailleurs ne sont pas des activités séparées, mais trois aspects de la même activité. Une nouvelle force de travail est créée précisément dans le but de produire de nouvelles marchandises. Les salaires reçus par ces travailleurs sont en eux-mêmes le nouveau marché, leur travail non-rémunéré est la source d'une nouvelle expansion.

La marche du Capital, la transformation de l'activité quotidienne des gens en travail aliéné, la transformation du surplus de leur travail en « propriété privée » des capitalistes, n'est pas plus arrêtée par des barrières culturelles que par des barrières naturelles. Pourtant, le Capital n'est pas une force naturelle, c'est un ensemble d'activités accomplies chaque jour par les gens, c'est une forme de la vie quotidienne. La continuité de son existence et de son expansion présuppose une seule condition essentielle : la disposition des gens à poursuivre l'aliénation de leur travail vivant et à reproduire ainsi la forme capitaliste de la vie quotidienne.

# C'était pendant le triste mois...

C'était pendant le triste mois de novembre,  
Les jours tournaient vers le terni,  
Le vent effeuillait brutalement les arbres,  
Voilà que je m'en retournai vers Germanie.

Et quand j'arrivai à la frontière,  
V'là que sous ma poitrine je décelai  
Un énorme coup... je crois même  
Que mes yeux commencèrent à ruisseler.

Et lorsque j'entendis la langue allemande,  
V'là que je me sentis bien étrangement ;  
Je ne pus rien dire, comme si le cœur  
Avait perdu son sang, vraiment délicieusement.

Une petite harpiste chantait.  
Elle chantait avec des sentiments sincères  
Et une voix bien fausse, mais j'étais  
Tout ému par ses airs.

Elle chantait l'amour et le chagrin d'amour,  
Le sacrifice et puis la retrouvaille,  
Tout là-haut, dans ce monde meilleur  
Où les souffrances s'effacent.

Elle chantait la vallée des larmes terrestre,  
Les joies, qui vite ont fondu,  
L'au-delà, où l'âme s'enivre,  
Transfigurée dans une extase éternelle.

Elle chantait le vieux poème des renoncements,  
L'Eiapoepia du ciel,  
Avec laquelle on endort, quand il chouine,  
Le peuple, ce gigantesque mufle.

Je connais la rengaine, je connais le texte,  
Je connais aussi messieurs les testamenteurs ;  
Je sais bien qu'ils ont bu le vin en cachette,  
Et qu'en public ils se firent de l'eau les prédicateurs.

D'une poésie nouvelle, d'une poésie meilleure  
Je veux, ô amis, vous sertir !  
C'est à même cette terre que nous voulons  
Un paradis, ici, à bâtir.

C'est à même la terre que nous voulons être heureux,  
Et nous refusons désormais cette survie ;



Que le ventre paresseux cesse de s'accaparer  
Ce que des mains besogneuses ont servi.

Il y a pour tous les petits d'hommes  
Du pain qui croît, ici-bas, suffisamment  
Et puis des roses, et puis des myrtes, et de la beauté, du plaisir,  
Et pas moins de pois gourmands !

Oh oui, des pois gourmands pour chacun  
Aussi vite que les gousses éclatent en moitiés !  
Et quant à vous, anges et moineaux,  
Nous vous laissons le ciel, volontiers.

Mais si des ailes nous poussent par-delà la mort  
Alors nous souhaitons vous rejoindre aussitôt  
Dans ces hauteurs où nous dégusterons parmi vous  
D'exquises tartes et des divins gâteaux.

Une poésie nouvelle, une poésie plus belle !  
Cela sonne comme violons et comme flûtes !  
Le miserere est passé,  
Les cloches mortifères sont en chut.

La jeune fille Europe est fiancée  
Au beau génie  
De la liberté, ils s'enlacent,  
Et s'enivrent de leurs lèvres pour la première fois unies.

Le mariage ne vaudra pas moins  
Que la bénédiction du cureton manquera au moment  
Vive les fiancés  
Et leurs futurs enfantements !

Le meilleur, le nouveau,  
Le chant des épousailles, c'est ma partition !  
En mon âme s'élèvent  
Les étoiles de la plus haute consécration !

Les étoiles enthousiastes, elles flamboient sauvagement  
En des ruisseaux de flammes se déliquescant  
Et je pourrais briser des chênes,  
Comme je me sens puissant !

Des breuvages enchantés me traversent  
Depuis qu'en terre allemande je suis arrivé  
Encore une fois le géant a touché la mère,  
Et des forces neuves l'ont, lui, avivé.



# Depuis petits, déjà...

Extrait de *Même pas peur* n°1

**Petits déjà, on nous apprenait que nous avons cinq sens. Il y avait la vue, stoppée de toute part à 50 mètres par les immeubles de béton et les usines ; l'ouïe, qui permet d'entendre des nuées d'abeilles après avoir travaillé sur un marteau piqueur ; l'odorat, pour sentir les fumées des voitures et des centrales ; le goût, pour manger des boîtes et des animaux morts ; le toucher enfin, pour bien sentir l'outil, le paquet de pâte, le journal gratuit, ou tout autre objet permettant de « gagner sa vie ».**

Cette vie, elle nous est volée. Nous sommes comme produits, pour produire des richesses, pour quelques uns. Et ces cinq sens, dont on pourrait se servir pour contempler la splendeur de la nature, pour partager avec les autres, pour saisir le monde et soi-même, symbolisent par la somme de sensations désagréables qu'ils nous transmettent quotidiennement, ce vol insensé de nos existences, qui appartiennent aux riches, et à leurs dociles défenseurs.

Que voulez-vous ? Le monde est tel qu'il est. Et tel

qu'il est, pour quiconque désire ne serait – ce qu'encore voir des abeilles, des lucioles, des papillons, il est à mettre à terre, à mettre à sac, à jeter aux poubelles d'une Histoire qui aura vu, depuis si longtemps, des individus en exploiter d'autres pour leur profit.

Nous sommes dépossédés de nos vies par des patrons qui nous épuisent et nous volent notre temps, des flics qui nous privent de nos amis, des baveux qui choisissent notre défense à notre place, des fachos déclarés ou non qui nous oppressent pour nos particularités physiques ou autre...

On est dépossédés depuis petits déjà, quand à 7h du matin on nous réveillait pour aller se faire enfermer et gaver de force dans des écoles sordides pour nous apprendre à nous taire et à obéir.

Depuis petits déjà... L'imposition des normes, cachée sous des notions foireuses comme le « respect »... La bouffe de merde, les connards autoritaires qui règnent grâce à la force dans la cour, les pions qui se mêlent de ce qui les regardent pas, les balances déjà (les « rapporteurs »), les profs tout puissants, leurs cours abrutis-

sants, les horaires imposés, la violence institutionnelle et sanctifiée de droite à gauche, par le monde des grands qui savent mieux que les enfants ce qui est bon pour eux, et qui n'écoutent jamais.

Depuis petits déjà, et jusqu'à la mort dans un Ehpad sordide où on te colle un bracelet électronique pour pas que tu te fasses la malle, on nous vole notre existence et ce qui fait qu'elle pourrait être douce et belle : nos sensations, nos rapports aux autres...

C'est ce qu'un économiste ne comprendra jamais : la violence de la faim et la nécessité de mettre fin à la misère n'empêche pas de vouloir mieux qu'une assiette remplie mais de saloperies, et qu'on peut désirer mieux que « pas de misère ». On peut désirer la Joie pour chacun, pas seulement l'absence de pleurs. Il faut récupérer nos vies, nous exproprier nous-même. Quand voir un coucher de soleil, une étoile, la lune même, nécessite des frais, et du temps, pour sortir de la ville, qui peut trouver ce monde habitable ? Dans les grandes villes, le ciel la nuit n'est qu'un plafond noir. Ils nous ont volé le ciel. Reste à nous de partir à son assaut.

# La possibilité singulière

Présentation du site/projet Le Cœur Bat

Au bord de la possibilité du vide, de l'acceptation du désastre ou de la résignation à ce monde inodore, incolore, sans saveur qui ne nous promet rien d'autre que sa misère, sa séparation, ses réseaux sociaux, ses prisons, sa police et ses frontières, Alors qu'on veut nous apprendre à toujours plus se protéger, s'assurer et se prémunir, jusqu'à ce que le risque même de vivre paraisse insoutenable, Alors même que les révoltes, insurrections et révolutions du passé semblent définitivement ensevelies sous la poussière d'un présent qui se prétend achevé, ou rangées dans les écrans dorés d'une muséification glaçante, Quand il pourrait sembler que plus aucun vent ne souffle pour nous emporter ailleurs,

**Le cœur bat encore.**

Alors que les analyses, les pratiques et même les mots tendent à perdre leur charge subversive, quand la joie devient réussite, quand la liberté devient discipline, quand la singularité devient identité, quand la solidarité devient soutien, quand transformer le monde devient cogérer sa misère,

**Le cœur bat encore**

Alors que le mot peuple, son nationalisme et sa xénophobie n'inquiètent plus grand monde, qu'il paraît qu'on devrait désirer plus de justice et plus de punition, alors que lutter devient dénoncer, que se défendre devient accuser et harceler, alors que la séparation se présente comme la condition nécessaire de la radicalité,

Au moment où chacun se laisse enfermer dans la misère de ce que ce monde veut qu'il soit,

**Le cœur bat encore**

Alors que nos aspirations se retrouvent réduites et étriquées aux conditions de ce monde au point que le repli sur soi et le ressentiment se donnent comme la seule réassurance possible et l'attaque de ses semblables comme la seule intervention réalisable,

**Le cœur bat encore**

Et ses battements résonnent dans le vide de cette époque mortifère jusqu'à ouvrir peut-être une brèche dans son épaisseur engluante, et nous rappellent à la vie, à la lutte, à l'urgence.

**Le cœur bat**

Pas sur un blog, même pas dans les textes qu'il contient, Mais partout où quelque chose vient enrayer la bonne marche et la normalité de ce monde, le cœur bat.

A nous, ici ou ailleurs, comme on le fera ici ou autrement, de trouver les moyens de l'entendre, de l'amplifier et de le distordre jusqu'à ce qu'il ébranle ce monde silencieux étouffé et misérable.

**Et, enfin, partir à l'assaut du ciel.**

# Rien n'est à nous

Le monde est une vaste chose. Des milliards d'individus s'y meuvent et pourtant, les ressources et la centralité du pouvoir appartiennent à bien peu de gens. Le capitalisme est un système économique qui n'est pas en mesure de faire circuler quoi que ce soit d'autre que des capitaux, des marchandises, et tout un monde fondé autour d'eux pour les protéger et les valoriser. Un monde dans lequel on apprend à condamner moralement celui qui vole une orange et à admirer celui qui fonde une banque. Un monde qui n'offre pour perspectives de réussite que le cannibalisme social et la concurrence, dans lequel il n'y a plus aujourd'hui mieux à faire que d'y refuser de parvenir. Un monde de bureaucratie, de misère, de tristesse et de béton armé, dans lequel l'État, tour à tour paternaliste et répressif, ne semble rien chercher d'autre qu'à maintenir le statu quo dans lequel il pourra continuer de rester maître des cartes. Un monde dans lequel nous ne sommes plus capables de formuler autre chose que des revendications séparées dans les termes et les conditions du pouvoir.

Le RIC pourrait un temps donner l'illusion de reprendre un peu le « contrôle » de nos vies, de pouvoir influencer le cours des choses. En votant Oui ou Non, on imagine peut être que cela sera différent que de voter Tel ou Tel. Mais si nous possédons quelques réponses, et surtout un tas de questions,

ce n'est certainement pas au pouvoir de les arbitrer ou d'y répondre, ni de les formuler ou de les appliquer. Le pouvoir ne se détruira pas de lui-même. Et c'est ici qu'il nous faut savoir ce qui nous appartient dans ce monde et ce que nous avons encore à y gagner.

Notre réponse est simple : **Rien.**

De ce néant à la fois absolu et créateur peut émerger de nouvelles possibilités, comme la révolution et la liberté totale. Sur le chemin de la destruction s'ouvrent des ruptures temporelles dans la vie quotidienne, et les certitudes sont bousculées. S'engager à corps perdu dans la guerre sociale nous change, c'est une expérience à la fois individuelle et collective : se révolter rend courageux et intelligent, et c'est d'intelligence et de courage dont nous avons besoin pour attaquer ce monde qui semble si invulnérable, mais qui pourtant ne l'est pas, comme nous pouvons régulièrement l'observer. Ce moment où la révolte saute le pas et les désirs sont bouleversés, c'est le moment où cela n'a plus de sens de réclamer une augmentation de salaire, parce que l'argent n'existe plus, que les usines, les prisons et les bureaux, ces bagnes travailistes, servent de toilettes à l'humanité. Parce qu'il n'y a plus de salaires, parce que les usines, les prisons et les bureaux, ces bagnes travailistes, servent de toilettes à l'humanité. Parce qu'il n'y a plus de salaires, parce que l'on arrête d'établir au sein de l'activité humaine une hiérarchie et des critères de rentabilisation qui dépassent de loin l'entendement. Parce qu'il n'y a plus de salaires, parce que l'on arrête d'établir au sein de l'activité humaine

une hiérarchie et des critères de rentabilisation qui dépassent de loin l'entendement. Parce qu'il n'y aura plus aucune institution à qui demander quoi que ce soit, seulement des êtres humains, des compagnons.

Si ce monde en forme de château de cartes résiste pour le moment à tous les courants d'airs, c'est qu'il tient, comme il tombera, par tous ses aspects. Nationalisme et patriotisme font office d'appartenance à un idéal prétendument commun. La notion de « peuple » qui n'a jamais servi à rien d'autre qu'à (faire) massacrer des générations entières de jeunes gens, et dont l'unité s'est toujours faite au détriment de catégories ou d'autres de la population,

## Rien n'est à nous...

LE MONDE EST UNE VASTE CHOSE. Des milliards d'individus s'y meuvent et pourtant, les ressources et la centralité du pouvoir appartiennent à bien peu de gens. Le capitalisme est un système économique qui n'est pas en mesure de faire circuler quoi que ce soit d'autre que des capitaux, des marchandises, et tout un monde fondé autour d'eux pour les protéger et les valoriser. Un monde dans lequel on apprend à condamner moralement celui qui vole une orange et à admirer celui qui fonde une banque. Un monde qui n'offre pour perspectives de réussite que le cannibalisme social et la concurrence, dans lequel il n'y a plus aujourd'hui mieux à faire que d'y refuser de parvenir. Un monde de bureaucratie, de misère, de tristesse et de béton armé, dans lequel l'État, tour à tour paternaliste et répressif, ne semble rien chercher d'autre qu'à maintenir le statu quo dans lequel il pourra continuer de rester maître des cartes. Un monde dans lequel nous ne sommes plus capables de formuler autre chose que des revendications séparées dans les termes et les conditions du pouvoir.

LE RIC POURRAIT UN TEMPS DONNER L'ILLUSION de reprendre un peu le « contrôle » de nos vies, de pouvoir influencer le cours des choses. En votant Oui ou Non, on imagine peut être que cela sera différent que de voter Tel ou Tel. Mais si nous possédons quelques réponses et surtout un tas de questions, ce moment où la révolte saute le pas et les désirs sont bouleversés, c'est le moment où cela n'a plus de sens de réclamer une augmentation de salaire, parce que l'argent n'existe plus, que les usines, les prisons et les bureaux, ces bagnes travailistes, servent de toilettes à l'humanité. Parce qu'il n'y a plus de salaires, parce que l'on arrête d'établir au sein de l'activité humaine une hiérarchie et des critères de rentabilisation qui dépassent de loin l'entendement. Parce qu'il n'y a plus de salaires, parce que l'on arrête d'établir au sein de l'activité humaine une hiérarchie et des critères de rentabilisation qui dépassent de loin l'entendement. Parce qu'il n'y a plus de salaires, parce que l'on arrête d'établir au sein de l'activité humaine

NOTRE RÉPONSE EST SIMPLE : **RIEN.**

DE CE NÉANT À LA FOIS ABSOLU ET CRÉATEUR PEUT émerger de nouvelles possibilités, comme la révolution et la liberté totale. Sur le chemin de la destruction s'ouvrent des ruptures temporelles dans la vie quotidienne, et les certitudes sont bousculées. S'engager à corps perdu dans la guerre sociale nous change, c'est une expérience à la fois individuelle et collective : se révolter rend courageux et intelligent, et c'est d'intelligence et de courage dont nous avons besoin pour attaquer ce monde qui semble si invulnérable, mais qui pourtant ne l'est pas, comme nous pouvons régulièrement l'observer. Ce moment où la révolte saute le pas et les désirs sont bouleversés, c'est le moment où cela n'a plus de sens de réclamer une augmentation de salaire, parce que l'argent n'existe plus, que les usines, les prisons et les bureaux, ces bagnes travailistes, servent de toilettes à l'humanité. Parce qu'il n'y a plus de salaires, parce que l'on arrête d'établir au sein de l'activité humaine une hiérarchie et des critères de rentabilisation qui dépassent de loin l'entendement. Parce qu'il n'y a plus de salaires, parce que l'on arrête d'établir au sein de l'activité humaine une hiérarchie et des critères de rentabilisation qui dépassent de loin l'entendement. Parce qu'il n'y a plus de salaires, parce que l'on arrête d'établir au sein de l'activité humaine

SI CE MONDE EN FORME DE CHÂTEAU de cartes résiste pour le moment à tous les courants d'airs, c'est qu'il tient, comme il tombera, par tous ses aspects. Nationalisme et patriotisme font office d'appartenance à un idéal prétendument commun. La notion de « peuple » qui n'a jamais servi à rien d'autre qu'à (faire) massacrer des générations entières de jeunes gens, et dont l'unité s'est toujours faite au détriment de catégories ou d'autres de la population, trouve malheureusement dans les manifestations actuelles une nouvelle jeunesse. La xénophobie qui permet de pointer des boucs émissaires tout désignés par l'État en la figure des migrants, des exploités et victimes de racisme, ne vaut pas mieux que l'im-

mondice bleu blanc rouge, symbole de la défense de l'ordre des choses, que l'on revêt flotter partout, pas seulement sur les uniformes des volés serviles de l'État. Tant que nous tiendrons à ce monde et à ses vieilles morales de l'argent, de la concurrence, des frontières, des prisons et des barbelés, nous serons incapables de lui porter de véritables coups, d'attaquer les fondations du pouvoir régnant pas qu'une question militaire. Car à quoi bon attaquer les symboles de l'État si ce n'est que pour faire valoir un changement d'intendance ? Et si nous en finissons avec l'État ?

LE SABOTAGE ET LE PILLAGE SONT DES ARMES parmi d'autres au service des révoltés, ne laissons pas le blab blab des médias et de la bourgeoisie remplir nos cerveaux. Toute brèche dans la normalité est un espace de respiration supplémentaire pour qui étouffe. Aucun référendum ou bulletin de vote n'a jamais rien changé au cours de la domination et de l'exploitation et les différents modes de gestion du capitalisme, qu'ils soient démocratiques, monarchiques ou dictatoriaux, servent à maintenir les intérêts de celles et ceux qui les possèdent.

À PARTIR DE LÀ, personne ne peut prétendre représenter la révolte qui s'exprime aujourd'hui contre la représentation et le monde qu'elle a produit à travers les siècles. Celle-ci ne pourra pas faire basculer nos vies vers ailleurs tant que nos pieds restent ancrés dans la monde nationaliste et xénophobe du vieux monde, avec ses armées, ses partis, ses organisations et ses syndicats, tous là pour chapeauter ou mater nos instincts de liberté.

Ce n'est donc pas de casser ou non qui nous sépare les uns des autres, mais bien d'en finir avec toutes ces entraves à notre liberté ou de s'y résigner. Le pari de l'insurrection n'est-il pas la distance la plus courte entre ce monde et l'inconnu ? Étant donné ce que nous connaissons déjà de ce monde, la joie ne pourra se trouver que là-bas.

Des Aspirants sauvages.



SOYONS AUTISTES. NE DIALOGUONS PLUS JAMAIS AVEC LE POUVOIR. TOUT CE QU'ON AURA, ON LE VOLERA. À BAS L'AFRANCÉE.

CONTACT MAIL : LECONURBAT@RIENUP.NET

trouve malheureusement dans les manifestations actuelles une nouvelle jeunesse. La xénophobie qui permet de pointer des boucs émissaires tout désignés par l'État en la figure des migrants, déjà exploités et victimes de racisme, ne vaut pas mieux que l'immondice bleu blanc rouge, symbole de la défense de l'ordre des choses, que l'on revoit flotter partout, pas seulement sur les uniformes des valets serviles de l'État. Tant que nous tiendrons à ce monde et à ses vieilles morales de l'argent, de la concurrence, des frontières, des prisons et des barbelés, nous serons incapables de lui porter de véritables coups, attaquer les fondations du pouvoir n'étant pas qu'une question militaire. Car à quoi bon attaquer les symboles de l'État si ce n'est que pour faire valoir un changement d'intendance ? Et si nous en finissons avec l'État ?

Le sabotage et le pillage sont des armes parmi d'autres au service des révoltés, ne laissons pas le blah blah des médias et de la bourgeoisie remplir nos cerveaux. Toute brèche dans la normalité est un espace de respiration supplémentaire pour qui étouffe. Aucun referendum ou bulletin de vote n'a jamais rien changé au cours de la domination et de l'exploitation, et les différents modes de gestion du capitalisme, qu'ils soient démocratiques, monarchiques ou dictatoriaux, servent à maintenir les intérêts de celles et ceux qui les possèdent. A partir de là, personne ne peut prétendre représenter la révolte qui s'exprime aujourd'hui contre la représentation et le monde qu'elle a produit à travers les siècles. Celle-ci ne pourra pas faire basculer nos vies vers ailleurs tant que nos pieds resteront ancrés dans la merde

nationaliste et xénophobe du vieux monde, avec ses armées, ses partis, ses organisations et ses syndicats, tous là pour chauffer ou mater nos instincts de liberté.

Ce n'est donc pas de casser ou non qui nous sépare les uns des autres, mais bien d'en finir avec toutes ces entraves à notre liberté ou de s'y résigner. Le pari de l'insurrection n'est-il pas la distance la plus courte entre ce monde et l'inconnu ? Étant donné ce que nous connaissons déjà de ce monde, la joie ne pourra se trouver que là-bas.

**Soyons autistes, ne dialoguons plus jamais avec le pouvoir. Tout ce qu'on aura, on le volera.**

**A bas la France.**

*Des Aspirants sauvages.*

**Sautons !**

« Pourquoi n'y aurait-il plus d'adolescents assez sauvages pour refuser d'instinct le sinistre avenir qu'on leur prépare ? » Annie Le Brun

Comment est-ce devenu acceptable de se faire installer dans la misère économique, intellectuelle et affective ? Comment est-il devenu si goûteux de perdre le goût ? Comment l'idée de liberté a-t-elle pu se laisser flétrir dans le placebo généralisé ? Quel monde nous-a-t-on laissé, Et quel monde allons nous laisser ?

Tant que les cœurs battent, il sera toujours possible de se révolter jusqu'à la liberté totale, jusqu'à ce que nos nihilismes soient vaincus.

**Jusqu'à retrouver le goût**

LE CŒUR BAT ENCORE.

lecoeurbat.noblogs.org lecoeurbat@riseup.net

## Sautons !

« Pourquoi n'y aurait-il plus d'adolescents assez sauvages pour refuser d'instinct le sinistre avenir qu'on leur prépare ? »  
Annie Le Brun.

Comment est-ce devenu acceptable de se faire installer dans la misère économique, intellectuelle et affective ? Comment est-il devenu si goûteux de perdre le goût ? Comment l'idée de liberté a-t-elle pu se laisser flétrir dans le placebo généralisé ? Quel monde nous-a-t-on laissé, et quel monde voulons nous laisser ?

Tant que les cœurs battent, il sera toujours possible de se révolter jusqu'à la liberté totale, jusqu'à ce que nos nihilismes soient vaincus.

**Jusqu'à retrouver le goût**

**Le cœur bat encore.**

# Aux résignés

Je hais les résignés !

Je hais les résignés, comme je hais les malpropres, comme je hais les fainéants.

Je hais la résignation ! Je hais la malpropreté, je hais l'inaction.

Je hais le malade courbé sous quelque fièvre maligne ; je hais le malade imaginaire qu'un peu de volonté remettrait droit.

Je plains l'homme enchaîné, entouré de gardiens, écrasé du poids du fer et du nombre.

Je hais les soldats que courbe le poids d'un galon ou de trois étoiles ; les travailleurs que courbe le poids du capital.

J'aime l'homme qui dit ce qu'il sent où qu'il se trouve ; je hais le votard à la conquête perpétuelle d'une majorité.

J'aime le savant écrasé sous le poids des recherches scientifiques ; je hais l'individu qui courbe son corps sous le poids d'une puissance inconnue, d'un X quelconque, d'un dieu.

Je hais, dis-je, tous ceux qui, cédant à autrui, par peur, par résignation, une part de leur puissance d'homme, non seulement s'écrasent mais m'écrasent, moi ceux que j'aime, du poids de leur concours affreux ou de leur

inertie idiote.

Je hais, oui, je les hais, car moi je le sens, je ne me courbe pas sous le galon de l'officier, l'écharpe du maire, l'or du capitaliste, les morales ou les religions ; il y a longtemps que je sais que tout cela n'est que hochets que l'on brise comme verre... Je me courbe sous le poids de la résignation d'autrui. Ô je hais la résignation !

J'aime la vie.

Je veux vivre, non mesquinement comme ceux qui ne satisfont qu'une part de leurs muscles, de leurs nerfs, mais largement en satisfaisant les muscles faciaux tout aussi bien que ceux des mollets, la masse de mes reins comme celle de mon cerveau.

Je ne veux pas troquer une part de maintenant pour une part fictive de demain, je ne veux céder en rien du présent pour le vent de l'avenir.

Je ne veux rien courber de moi sous les mots « partie, Dieu, honneur ». Je sais trop le vide de ces mots : spectres religieux et laïque.

Je me moque des retraites, des paradis, sous l'espoir desquels tiennent résignés, religion et capital. Je ris de ceux qui, accumulant pour leur vieillesse, se

privent en leur jeunesse ; de ceux qui, pour manger à soixante, jeûnent à vingt ans.

Moi, je veux manger lorsque j'ai les dents fortes pour déchirer et broyer les viandes saines et leurs fruits succulents, lorsque les sucs de mon estomac digèrent sans aucun trouble ; je veux boire à ma soif les liquides rafraîchissants ou toniques.

Je veux aimer les femmes, ou la femme selon qu'il conviendra à nos désirs communs, et je ne veux pas me résigner à la famille, à la loi, au code ; nul n'a droit sur nos corps. Tu veux, je veux. Moquons-nous de la famille, de la loi, antique forme de résignation.

Mais ce n'est pas tout : je veux puisque j'ai des yeux, des oreilles, d'autres sens que le boire, le manger, l'amour sexuel, jouir sous d'autres formes. Je veux voir les belles sculptures, les belles peintures, admirer Rodin ou Manet. Je veux entendre les meilleurs opéras, jouer Beethoven ou Wagner. Je veux connaître les classiques en la comédie, feuilleter le bagage littéraire, artistique qu'ont légué les hommes passés aux hommes présent ou mieux

feuilleter l'œuvre toujours et à jamais inachevée de l'humanité.

Je veux la joie pour moi, pour la compagne choisie, pour les enfants, pour les amis. Je veux un home où se puissent reposer agréablement mes yeux après le labeur fini.

Car je veux la joie du labeur aussi, cette joie saine, cette joie forte. Je veux que mes bras manient le rabot, le marteau, la bêche ou la faux. Que les muscles se développent, que la cage thoracique s'élargisse à des mouvements puissants, utiles et raisonnés.

Je veux être utile, je veux que nous soyons utiles. Je veux être utile à mon voisin et je veux que mon voisin me soit utile. Je désire que nous œuvrions beaucoup car je suis insatiable de jouissance. Et c'est parce que je veux jouir que je ne suis résigné.

Oui, oui, je veux produire, mais je veux jouir ; je veux pétrir la pâte, mais manger du meilleur pain ; faire la vendange, mais boire du meilleur vin ; construire la maison mais habiter de meilleur appartement ; faire les meubles, mais posséder l'utile, voire le beau ; je veux faire faire des théâtres, mais

assez vaste pour y loger les miens et moi.

Je veux coopérer à produire, mais je veux coopérer à consommer.

Que les uns rêvent de produire pour d'autres à qui ils laisseront, ô ironie, le meilleur de leurs efforts, pour moi je veux, groupé librement, produire mais consommer.

Résignés, regardez, je crache sur vos idoles, je crache sur Dieu, je crache sur la patrie, je crache sur le Christ, je crache sur les drapeaux, je crache sur le capital et sur le veau d'or, je crache sur les religions : ce sont des hochets, je m'en moque, je m'en ris...

Ils ne sont rien que par vous, quittez-les et ils se brisent en miettes.

Vous êtes donc une force, ô résignés, de ces forces qui s'ignorent mais qui n'en sont pas moins des forces, et je ne peux pas cracher sur vous, je ne peux que vous haïr...ou vous aimer.

Par-dessus tous mes désirs, j'ai celui de vous voir secouer votre résignation dans un réveil terrible de vie.

Il n'y a pas de paradis futur, il n'y a pas d'avenir, il n'y a que le présent.

Vivons-nous !

Vivons ! La résignation, c'est la mort.

La révolte, c'est la vie.

Résignés, regardez, je crache sur vos idoles, je crache sur Dieu, je crache sur la patrie, je crache sur le Christ, je crache sur les drapeaux, je crache sur le capital et sur le veau d'or, je crache sur les religions : ce sont des hochets, je m'en moque, je m'en ris... Ils ne sont rien que par vous, quittez-les et ils se brisent en miettes. Vous êtes donc une force, ô résignés, de ces forces qui s'ignorent mais qui n'en sont pas moins des forces, et je ne peux pas cracher sur vous, je ne peux que vous haïr...ou vous aimer. Par-dessus tous mes désirs, j'ai celui de vous voir secouer votre résignation dans un réveil terrible de vie.

Il n'y a pas de paradis futur,  
il n'y a pas d'avenir,  
il n'y a que le présent.

Vivons-nous ! Vivons !  
La résignation, c'est la mort.  
La révolte, c'est la vie.

Albert Libertad, *Aux résignés*, dans *L'anarchie*, 13 avril 1905

# La joie de vivre

Albert Libertad dans l'Anarchie (25 avril 1907)

Devant la fatigue de la lutte, combien ferment les yeux, croisent les bras, s'arrêtent, impuissants et découragés. Combien, et des meilleurs, sont tant lassés qu'ils quittent la vie, ne la trouvant pas digne d'être vécue. Quelques théories à la mode et la neurasthénie aidant, des hommes considèrent la mort comme la suprême libération.

Contre ces hommes, la société sort des arguments clichés. On parle du but « moral » de la vie : on n'a pas le « droit » de se tuer, les douleurs « morales » doivent être supportées « courageusement », l'homme a des « devoirs », le suicide est une « lâcheté », le partant est un « égoïste », etc. – toutes phrases à tendances religieuses et qui n'ont aucune valeur dans nos discussions rationnelles.

Qu'est donc le suicide. Le suicide est l'acte final d'une série de gestes que nous faisons tous plus ou moins selon que nous réagissons contre le milieu ou que le milieu réagit contre nous.

Tous les jours nous nous suicidons partiellement. Je me suicide lorsque je consens à demeurer dans un local où le soleil ne pénètre jamais, dans une chambre dont le cube d'air est si restreint que je suis comme étouffé à mon lever.

Je me suicide lorsque je fais

des heures un travail absorbant une quantité d'énergie que je ne saurais récupérer, ou des heures d'un travail que je sais inutile.

Je me suicide lorsque je ne contente pas mon estomac par la quantité et la qualité d'aliments qui me sont nécessaires.

Je me suicide lorsque je vais au régiment obéir à des hommes et à des lois qui m'oppriment.

Je me suicide lorsque je porte à un individu par le geste du vote le *droit* de me gouverner pendant quatre ans.

Je me suicide lorsque je demande la permission d'aimer à maire ou prêtre.

Je me suicide lorsque je ne reprends pas ma liberté d'amant ou d'amante aussitôt la période d'amour passée.

Le suicide complet n'est que l'acte final de l'impuissance totale de réagir contre le milieu.

Les actes dont je viens de parler sont des suicides partiels, ils n'en sont pas moins des suicides. C'est parce que je n'ai pas la force de réagir contre la société que j'habite un local sans soleil et sans air ; que je ne mange pas à ma faim, que je suis soldat ou électeur, que j'accoquine mon amour à des lois ou à des du-rées.

Les ouvriers, tous les jours,

*suicident* leur cerveau en le laissant dans l'inaction, en ne le laissant pas vivre, comme ils suicident en eux les goûts de peinture, de sculpture, de musique, à la satisfaction desquels tendent nos individus en réaction contre la cacophonie qui les entoure.

Il ne saurait être question, à propos du suicide, de *droit* ou de *devoir*, de *lâcheté* ou de *courage* : c'est un problème purement matériel de puissance ou de non-puissance. On entend dire : « le suicide est un droit chez l'homme lorsqu'il constitue un besoin...on ne peut enlever au prolétaire ce droit de vie ou de mort. »

Droit ? Besoin ? Comment peut-on causer de son *droit* de ne respirer qu'à moitié, c'est-à-dire de *suicider* une grande partie de molécules favorables à sa santé au profit de molécules défavorables ; de son *droit* de ne pas manger à sa faim, par conséquent de *suicider* son estomac ; de son *droit* d'obéir, c'est-à-dire de *suicider* sa volonté ; de son droit d'aimer toujours telle femme désignée par la loi ou choisie par le désir d'une époque, c'est-à-dire *suicider* tous les désirs d'une époque à venir ?

Substituez dans ces phrases au mot « droit » le mot « besoin » et seront-elles plus logiques ?

Il ne me vient pas à l'idée de « condamner » ces suicides

partiaux pas plus que le suicide définitif, mais je trouve douloureusement comique d'appeler *droit* ou *besoin* cet effacement du faible devant le fort sans avoir tout essayé. Ce ne sont que des excuses données à soi-même.

Tous les suicides sont des imbécillités, le suicide total plus que les autres, puisque dans les premiers on peut avoir l'idée de se reprendre.

Il semble que, arrivée à l'heure de la disparition de l'individu, toute énergie pourrait se condenser en un seul point pour tâcher de réagir contre le milieu, même dans l'aléa de un pour mille d'échouer dans cet effort.

Cela semble encore plus nécessaire et naturel pour peu qu'on laisse des personnes affectionnées derrière soi. Pour cette portion de soi, cette part d'énergie vous substituant, ne peut-on tenter une gigantesque lutte où, quelque inégal que soit le combat, le colosse Autorité est toujours ébranlé ?

Combien déclarent eux-mêmes mourir victimes de la société : ne pourraient-ils pas songer que, les mêmes causes produisant les mêmes effets, leurs pareils, c'est-à-dire ceux qu'ils aiment, peuvent mourir victimes du même état de choses ? Un désir ne leur vient-il pas de transformer leur force vitale en énergie, en force, de brûler la pile au lieu d'en séparer les éléments ?

Sans la crainte de la mort – de la disparition complète de sa force humaine rejetée –, on peut engager la lutte avec

d'autant plus de force.

D'aucuns nous répondront : « Nous avons horreur du sang versé ; nous ne voulons pas nous attaquer à cette société, à ces hommes qui nous paraissent inconscients et irresponsables. »

L'objection première n'en est pas une. La lutte ne prend-elle que cette forme ? N'est-elle pas multiple, diverse, et tous les individus qui en ont compris l'utilité ne peuvent-ils pas trouver à s'y employer selon leur tempérament ?

La seconde est trop imprécise. Société, conscience, responsabilité, voilà des mots trop souvent répétés et peu expliqués.

Sans conscience et sans responsabilité la ronce qui obstrue le chemin, le serpent qui pique, le microbe de la tuberculose, et pourtant nous nous défendons.

Encore plus irresponsables (au sens relatif du mot) le blé que nous fauchons, le bœuf que nous tuons, les abeilles que nous volons. Et pourtant nous les attaquons.

Je ne vois ni irresponsables ni responsables. Je vois des causes de ma souffrance, de non-développement de mon individu, et tous mes efforts tendent à les supprimer ou à les gagner par tous les moyens.

Selon ma force de résistance, j'assimile ou je rejette, je suis assimilé ou je suis rejeté, voilà tout.

Il est d'autres objections, mais plus étranges, prenant une forme neurasthéniquement scientifique : « Etudiez

l'astronomie, vous comprendrez quelle durée négligeable on peut comparer la vie humaine par rapport à l'infini. La mort est une transformation et non une fin. »

Pour ma part, je ne conçois pas l'infini, étant fini, mais je sais que la durée est faite de siècles, les siècles d'ans, les ans de jours, les jours d'heures, les heures e minutes, etc. Je sais que le temps n'est fait que de l'accumulation des secondes et que l'immensément grand n'est fait que de l'infiniment petit. Si courte soit notre vie, elle a son importance numérique au point de vue de tout. Ne l'aurait-elle pas qu'il m'importerait peu, ne regardant la vie qu'à mon point de vue, avec mes yeux... et tout me semblant n'avoir fait que nous préparer, ceux qui m'entourent et moi.

La pierre caresse la tête tombant d'un mètre, ouvre la tête tombant de vingt mètres. Arrêtée en chemin, au point de vue du *tout*, rien de plus, rien de moins, mais elle n'aurait pas pris cette énergie qui la faisait une puissance. J'ignore le tout que je ne peux concevoir, c'est moi que je regarde et il y a disparition ou plutôt non assimilation de force à mon détriment lors d'un suicide partiel ou d'un suicide complet.

La mort est la fin d'une énergie humaine, comme la dissociation des éléments d'une pile est la fin de l'électricité qu'elle dégageait, comme la dissociation des fils d'un tissu est la fin de la force de ce tissu. La mort est la fin

de mon « moi », c'est plus qu'une transformation.

Il en est qui vous disent : « Le but de la vie est le bonheur », et qui prétendent ne pouvoir l'atteindre. La vie est la vie, cela me semble plus simple. La vie est le bonheur, le bonheur est la vie.

Je n'éprouve de douleur que lorsque mes tentatives d'assimilation sont arrêtées dans un suicide partiel. Tous les actes de la vie me sont une joie ; à respirer l'air pur, j'éprouve du bonheur, mes poumons se dilatent, une impression de force me fait resplendir. L'heure du travail et celle du repos me portent même plaisir. L'heure qui appelle le repas ; le repas lui-même avec son travail de mastication ; l'heure qui le suit avec son travail intérieur me donne des joies différentes.

Evoquerai-je les délicieuses attentes de l'amour, les sensations puissante de la rencontre sexuelle, les heures si voluptueusement lassées de l'après.

Parlerai-je de la joie des yeux, de l'ouïe, de l'odorat, du toucher, de tous les sens, en un mot, de tous les délices de la conversation de la pensée. La vie est un bonheur.

La vie n'a pas de but. Elle est. Pourquoi vouloir un but, un commencement, une fin ?

Répétons-nous. Lorsque jetés dans les pierres d'un éboulement, avides d'air, nous cassons notre tête contre le rocher, lorsque pris dans l'enlissement de la société actuelle, avides d'*idéal* – préciser ce terme vague, avides de dé-

veloppement intégral de soi et des aimés -, nous arrêtons notre vie, nous n'obéissons pas à un *besoin* ou à un *droit*, mais à l'obsession de l'obstacle. Nous ne faisons pas un acte volontaire, comme le prétendent les partisans de la mort, nous obéissons à la poussée du milieu qui nous écrase et nous partons qu'à l'heure exacte où la charge est trop lourde pour nos épaules.

« Alors, diront-ils, nous ne partirons qu'à notre heure, et notre heure c'est dès maintenant. » Oui. Mais parce qu'ils envisagent leur défaite à l'avance ; résignés, ils n'ont pas fait d'effort pour réagir contre l'enlissement sale du milieu. Inconscients de leur beauté, de leur force, ils ajoutent à la force objective de l'obstacle toute la force subjective de leur acceptation. Comme les résignés aux suicides partiels, ils se résignent au grand suicide. Ils ont mangés par le milieu avide de leur chair, désireux d'écraser toute l'énergie qui promet.

Leur erreur est de croire disparaître par leur volonté de choisir leur heure, alors qu'ils meurent écrasés impitoyablement par la canaillerie des uns, la veulerie des autres.

Dans un local infesté des germes mauvais du typhus, de la tuberculose, je ne songe pas à me faire disparaître pour éviter la maladie, mais bien plutôt à y faire entrer le jour et à y jeter un désinfectant, sans crainte de tuer des milliers de microbes. Dans la société actuelle, empuantie par les ordures convention-

nelles de propriété, de patrie, de religion, de famille, par l'ignorance, écrasé par les forces gouvernementales et l'inertie des gouvernés, je ne veux pas non plus disparaître mais y faire entrer le soleil de la vérité, y jeter un désinfectant, la purifier par n'importe quel moyen. Même après la mort, j'aurais encore le désir de changer mon corps en phénol ou en picrate pour assainir l'humanité.

Et si je suis écrasé dans cet effort, je ne serais pas effacé, j'aurais réagi contre le milieu, j'aurais vécu un peu mais intensément, j'aurais peut-être ouvert la brèche par où passeront des énergies pareilles à la mienne.

Non, la vie n'est pas mauvaise mais les conditions dans lesquelles nous la vivons. Donc, ne nous en prenons pas à elle, mais à ces conditions : changeons-les.

Il faut vivre, désirer vivre encore plus. N'acceptons même plus les suicides partiels.

Soyons désireux de connaître toutes les jouissances, tous les bonheurs, toutes les sensations. Ne soyons résignés à aucune diminution de notre « moi ». Soyons les affamés de la vie que les désirs font sortir de la turpitude, de la veulerie, et assimilons la terre à notre idée de beauté.

Que nos vouloirs s'unissent, magnifiques, et enfin nous connaissons la joie de vivre en son absolu.

Aimons la vie.

# Sur le concept d'Histoire

Walter Benjamin (1940)

**Titre original : *Über den Begriff der Geschichte.***

**Ce texte a été rédigé dans les premiers mois de 1940, peu de temps avant le suicide de l'auteur, qui craignait de tomber entre les mains de la Gestapo. Il a été publié pour la première fois à Los Angeles en 1942 par l'Institut de recherches sociales (l'école de Francfort, en exil).**

**Traduction de Michael Löwy.**

## I

On connaît la légende de l'automate capable de répondre, dans une partie d'échecs, à chaque coup de son partenaire et de s'assurer le succès de la partie. Une poupée en costume turc, narghilé à la bouche, est assise devant l'échiquier qui repose sur une vaste table. Un système de miroirs crée l'illusion que le regard puisse traverser cette table de part en part. En vérité un nain bossu s'y est tapi, maître dans l'art des échecs et qui, par des ficelles, dirige la main de la poupée. On peut se représenter en philosophie une réplique de cet appareil. La poupée que l'on appelle « matérialisme historique » gagnera toujours. Elle peut hardiment défier qui que ce soit si elle prend à son service la théologie, aujourd'hui, on le sait, petite et laide et qui, au demeurant, ne peut plus se montrer.

## II

« L'un des traits les plus surprenants de l'âme humaine à côté de tant d'égoïsme dans

le détail, est que le Présent, en général, soit sans envie quant à son avenir. » Cette réflexion de Lotze conduit à penser que notre image du bonheur est marquée tout entière par le temps où nous a maintenant relégués le cours de notre propre existence. Le bonheur que nous pourrions envier ne concerne plus que l'air que nous avons respiré, les hommes auxquels nous aurions pu parler, les femmes qui auraient pu se donner à nous. Autrement dit l'image du bonheur est inséparable de celle de la rédemption. Il en va de même de l'image du passé que l'Histoire fait sienne. Le passé apporte avec lui un index secret qui le renvoie à la rédemption. N'est-ce pas autour de nous-mêmes que plane un peu de l'air respiré jadis par les défunts ? N'est-ce pas la voix de nos amis que hante parfois un écho des voix de ceux qui nous ont précédés sur terre ? Et la beauté des femmes d'un autre âge est-elle sans ressembler à celle de nos amies ? Il existe une entente tacite entre les générations passées et la nôtre. Sur Terre nous avons été attendus. À nous,

comme à chaque génération précédente, fut accordée une faible force messianique sur laquelle le passé fait valoir une prétention. Cette prétention, il est juste de ne la point négliger. Quiconque professe le matérialisme historique en sait quelque chose.

## III

Le chroniqueur qui narre les événements, sans distinction entre les grands et les petits, tient compte, ce faisant, de la vérité que voici : de tout ce qui jamais advint, rien ne doit être considéré comme perdu pour l'Histoire. Certes, ce n'est qu'à l'humanité rédimée qu'appartient pleinement son passé. C'est dire que pour elle seule, à chacun de ses moments, son passé est devenu citable. Chacun des instants qu'elle a vécus devient une « citation à l'ordre du jour » – et ce jour est justement le jour du Jugement dernier.

## IV

Occupez-vous d'abord de vous nourrir et de vous vêtir, ensuite vous écherra de lui-même le royaume de Dieu.  
HEGEL, 1807

La lutte des classes, que jamais ne perd de vue un historien instruit à l'école de Marx, est

une lutte pour les choses brutes et matérielles, sans lesquelles il n'est rien de raffiné ni de spirituel. Mais, dans la lutte des classes, ce raffiné, ce spirituel se présentent tout autrement que comme butin qui échoit au vainqueur ; ici, c'est comme confiance, comme courage, comme humour, comme ruse, comme inébranlable fermeté, qu'ils vivent et agissent rétrospectivement dans le lointain du temps. Toute victoire qui jamais y a été remportée et fêtée par les puissants – ils n'ont de cesse de la remettre en question. Comme certaines fleurs orientent leur corolle vers le soleil, ainsi le passé, par une secrète sorte d'héliotropisme, tend à se tourner vers le soleil en train de se lever dans le ciel de l'Histoire. Quiconque professe le matérialisme historique ne peut que s'entendre à discerner ce plus imperceptible de tous les changements.

## V

Le vrai visage de l'histoire n'apparaît que *le temps d'un éclair*. On ne retient le passé que comme une image qui, à l'instant où elle se laisse reconnaître, jette une lueur qui jamais ne se reverra. « La vérité ne nous échappera pas » – ce mot de Gottfried Keller caractérise avec exactitude, dans l'image de l'histoire que se font les historicistes, le point où le matérialisme historique, à travers cette image, opère sa percée. Irrécupérable est, en effet, toute image du passé qui menace de disparaître avec chaque instant présent qui, en

elle, ne s'est pas reconnu visé. (La bonne nouvelle qu'apporte à bout de souffle l'historiographe du passé sort d'une bouche qui, peut-être à l'instant où elle s'ouvre, parle déjà dans le vide).

## VI

Articuler historiquement le passé ne signifie pas le connaître « tel qu'il a été effectivement », mais bien plutôt devenir maître d'un souvenir tel qu'il brille à l'instant d'un danger. Au matérialisme historique il appartient de retenir fermement une image du passé telle qu'elle s'impose, à l'improviste, au sujet historique à l'instant du danger. Le danger menace tout aussi bien l'existence de la tradition que ceux qui la reçoivent. Pour elle comme pour eux, il consiste à les livrer, comme instruments, à la classe dominante. À chaque époque il faut tenter d'arracher derechef la tradition au conformisme qui veut s'emparer d'elle. Le Messie ne vient pas seulement comme rédempteur ; il vient aussi comme vainqueur de l'Antéchrist. Le don d'attiser dans le passé l'étincelle de l'espérance n'échoit qu'à l'historiographe parfaitement convaincu que, devant l'ennemi, s'il vainc, mêmes les morts ne seront point en sécurité. Et cet ennemi n'a pas cessé de vaincre.

## VII

Rappelle-toi les ténèbres et  
le grand froid  
Dans cette vallée résonnant

de lamentations  
BRECHT, *L'opéra de quat'  
sous*

À l'historien qui veut revivre une époque, Fustel de Coulanges recommande d'oublier tout ce qui s'est passé ensuite. On ne saurait mieux décrire une méthode que le matérialisme historique a battue en brèche. C'est la méthode de l'empathie. Elle est née de la paresse du cœur ; de l'*acedia* qui désespère de maîtriser la véritable image historique, celle qui brille de façon fugitive. Les théologiens du Moyen Âge considéraient l'*acedia* comme la source de la tristesse. Flaubert, qui la connaissait bien, écrit : « Peu de gens devineront combien il a fallu être triste pour ressusciter Carthage. » La nature de cette tristesse devient plus évidente lorsqu'on se demande avec qui proprement l'historiographie historiciste entre en empathie. La réponse est inéluctable : avec le vainqueur. Or quiconque domine est toujours héritier de tous les vainqueurs. Entrer en empathie avec le vainqueur bénéficie toujours, par conséquent, à quiconque domine. Pour qui professe le matérialisme historique, c'est assez dire. Tous ceux qui, jusqu'ici, ont remporté la victoire participent à ce cortège triomphal où les maîtres d'aujourd'hui marchent sur les corps des vaincus d'aujourd'hui. À ce cortège triomphal, comme ce fut toujours l'usage, appartient aussi le butin. Ce qu'on définit comme biens culturels. Quiconque professe le matéria-

lisme historique ne les peut envisager que d'un regard plein de distance. Car, tous en bloc, dès qu'on songe à leur origine, comment ne pas frémir d'effroi ? Ils ne sont pas nés du seul effort des grands génies qui les créèrent, mais en même temps de l'anonyme corvée imposée aux contemporains de ces génies. Il n'est aucun document de culture qui ne soit aussi document de barbarie. Et la même barbarie qui les affecte, affecte tout aussi bien le processus de leur transmission de main en main. C'est pourquoi, autant qu'il le peut, le théoricien du matérialisme historique se détourne d'eux. Sa tâche, croit-il, est de brosser l'histoire à rebrousse-poil.

### VIII

La tradition des opprimés nous enseigne que l'« état d'exception » dans lequel nous vivons est la règle. Il nous faut en venir à une conception de l'Histoire qui corresponde à cet état. Alors nous aurons devant les yeux notre tâche, qui est de faire advenir le véritable état d'exception : et notre position face au fascisme en sera renforcée d'autant. Ce n'est pas la moindre de ses chances que ses adversaires l'affrontent au nom du progrès comme norme historique. S'étonner de ce que les choses que nous vivons soient « encore » possibles au XXe siècle, n'a rien de philosophique. Ce n'est pas un étonnement qui se situe au commencement d'une connaissance, si ce n'est la connaissance que la représentation de l'histoire qui

l'engendre n'est pas tenable.

### IX

À l'essor est prête mon aile  
J'aimerais revenir en arrière,  
car même si je restais autant que le temps vivant  
j'aurais peu de bonheur.  
GERHARD SCHOLEM,  
« Salut de l'Ange »

Il existe un tableau de Klee qui s'intitule « Angelus Novus ». Il représente un ange qui semble être en train de s'éloigner de quelque chose à laquelle son regard reste rivé. Ses yeux sont écarquillés, sa bouche ouverte, ses ailes déployées. Tel est l'aspect que doit avoir nécessairement l'Ange de l'Histoire. Il a le visage tourné vers le passé. Là où se présente à nous une chaîne d'événements, il ne voit qu'une seule et unique catastrophe, qui ne cesse d'amonceler ruines sur ruines et les jette à ses pieds. Il voudrait bien s'attarder, réveiller les morts et rassembler ce qui fut brisé. Mais du paradis souffle une tempête qui s'est prise dans ses ailes, si forte que l'ange ne les peut plus renfermer. Cette tempête le pousse irrésistiblement vers l'avenir auquel il tourne le dos, cependant que jusqu'au ciel devant lui s'accumulent les ruines. Cette tempête est ce que nous appelons le progrès.

### X

Les objets que la règle claustrale assignait à la méditation des moines avaient pour tâche

de leur enseigner le mépris du monde et de ses pompes. Nos réflexions actuelles procèdent d'une détermination analogue. À cet instant où gisent à terre les politiciens en qui les adversaires du fascisme avaient mis leur espoir, où ces politiciens aggravent leur défaite en trahissant leur propre cause, nous voudrions arracher l'enfant du siècle aux filets dans lesquels ils l'avaient enfermé. Le point de départ de notre réflexion est que l'attachement de ces politiciens au mythe du progrès, leur confiance dans la « masse » qui leur servait de « base », et finalement leur asservissement à un incontrôlable appareil ne furent que trois aspects d'une même réalité. Il s'agit de tenter de donner une idée de combien il coûte cher à notre façon de penser habituelle de mettre sur pied une conception de l'histoire qui ne se prête à aucune complicité avec celle à laquelle s'accrochent ces politiciens.

### XI

Dès l'origine vice secret de la social-démocratie, le conformisme n'affecte pas sa seule tactique politique, mais aussi bien ses vues économiques. Rien ne fut plus corrupteur pour le mouvement ouvrier allemand que la conviction de nager dans le sens du courant, le sens où il croyait nager. De là il n'y avait qu'un pas à franchir pour s'imaginer que le travail industriel, situé dans la marche du progrès technique, représentait une performance politique. Avec les ouvriers

allemands, sous une forme sécularisée, la vieille éthique protestante du travail célébra sa résurrection. Le programme de Gotha porte déjà les traces de cette confusion. Il définit le travail comme « la source de toute richesse et de toute culture ». À quoi Marx, pressentant le pire, objectait que l'homme qui ne possède que sa force de travail ne peut être que « l'esclave d'autres hommes (...) qui se sont faits propriétaires ». Cependant, la confusion se répand de plus en plus et bientôt Josef Dietzgen annonce : « Le travail est le Sauveur du monde moderne. Dans (...) l'amélioration du travail (...) réside la richesse, qui peut maintenant apporter ce que n'a réussi jusqu'à présent aucun rédempteur. » Cette conception du travail, caractéristique d'un marxisme vulgaire, ne s'attarde guère à la question de savoir comment les produits de ce travail servent aux travailleurs eux-mêmes aussi longtemps qu'ils ne peuvent en disposer. Il ne veut envisager que les progrès de la maîtrise sur la nature, non les régressions de la société. Il préfigure déjà les traits de cette technocratie qu'on rencontrera plus tard dans le fascisme. Notamment une notion de nature qui rompt de façon sinistre avec celle des utopies socialistes d'avant 1848. Tel qu'on le conçoit à présent, le travail vise à l'exploitation de la nature, exploitation qu'avec une naïve suffisance l'on oppose à celle du prolétariat. Comparées à cette conception positiviste, les fantastiques

imaginaires de Fourier, qui ont fourni matière à tant de railleries, révèlent un surprenant bon sens. Pour lui, l'effet du travail social bien ordonné devrait être que quatre Lunes éclairent la nuit de la Terre, que la glace se retire des pôles, que l'eau de mer cesse d'être salée et que les bêtes fauves se mettent au service de l'être humain. Tout cela illustre un travail qui, bien loin d'exploiter la nature, est en mesure de faire naître d'elle les créations virtuelles qui sommeillent en son sein. À l'idée corrompue du travail correspond l'idée complémentaire d'une nature qui, selon la formule de Dietzgen, « est là gratis ».

## XII

Nous avons besoin de l'histoire, mais nous en avons besoin autrement que n'en a besoin l'oisif blasé dans le jardin du savoir.

NIETZSCHE, *De l'utilité et de l'inconvénient des études historiques pour la vie*

Le sujet du savoir historique est la classe combattante, la classe opprimée elle-même. Chez Marx elle se présente comme la dernière classe asservie, la classe vengeresse qui, au nom des générations vaincues, mène à son terme l'œuvre de libération. Cette conscience, qui pour un temps bref reprit vigueur dans le spartakisme, fut toujours incongrue aux yeux de la social-démocratie. En trois décennies elle a réussi à presque effacer le nom d'un

Blanqui, dont la voix d'airain avait ébranlé le XIX<sup>e</sup> siècle. Il lui plut d'attribuer à la classe ouvrière le rôle de rédemptrice pour les générations à venir. Ce faisant elle énerva ses meilleures forces. À cette école, la classe ouvrière désapprit tout ensemble la haine et la volonté de sacrifice. Car l'une et l'autre s'alimentent à l'image des ancêtres asservis, non point à l'idéal des petits-enfants libérés.

## XIII

Tous les jours notre cause devient plus claire et tous les jours le peuple devient plus sage  
JOSEF DIETZGEN, *La philosophie social-démocrate*

Dans sa théorie, et plus encore dans sa praxis, la social-démocratie s'est déterminée selon une conception du progrès qui ne s'attachait pas au réel, mais émettait une prétention dogmatique. Tel que l'imaginait la cervelle des sociaux-démocrates, le progrès était, primo, un progrès de l'humanité même (non simplement de ses aptitudes et de ses connaissances). Il était, secundo, un progrès illimité (correspondant au caractère infiniment perfectible de l'humanité). Tertio, on le tenait pour essentiellement irrésistible (pour automatique et suivant une ligne droite ou une spirale). Chacun de ces caractères prête à discussion et pourrait être critiqué. Mais, se veut-elle rigoureuse, la critique doit remonter au-delà de tous ces caractères et s'orienter

vers ce qui leur est commun. L'idée d'un progrès de l'espèce humaine à travers l'histoire est inséparable de celle de sa marche à travers un temps homogène et vide. La critique qui vise l'idée d'une telle marche est le fondement nécessaire de celle qui s'attaque à l'idée de progrès en général.

#### XIV

L'origine est le but.  
KARL KRAUS, *Paroles en vers*, I

L'histoire est l'objet d'une construction dont le lieu n'est pas le temps homogène et vide, mais qui forme celui qui est plein de « temps actuel ». Ainsi, pour Robespierre, la Rome antique était un passé chargé de « temps actuel », surgi du continuum de l'histoire. La Révolution française s'entendait comme une Rome recommencée. Elle citait l'ancienne Rome exactement comme la mode cite un costume d'autrefois. C'est en parcourant la jungle de l'autrefois que la mode a flairé la trace de l'actuel. Elle est le saut du tigre dans le passé. Ce saut ne peut s'effectuer que dans une arène où commande la classe dirigeante. Effectué en plein air, le même saut est le saut dialectique, la révolution telle que l'a conçue Marx.

#### XV

La conscience de faire voler en éclats le continuum de l'histoire est propre aux classes révolutionnaires dans l'instant

de leur action. La grande Révolution introduisit un nouveau calendrier. Le jour avec lequel commence un nouveau calendrier fonctionne comme un ramasseur historique de temps. Et c'est au fond le même jour qui revient toujours sous la forme des jours de fête, lesquels sont des jours de remémoration. Ainsi les calendriers ne comptent pas le temps comme les horloges.

Ils sont des monuments d'une conscience de l'histoire dont la moindre trace semble avoir disparu en Europe depuis cent ans. La Révolution de Juillet a comporté encore un incident où cette conscience a pu faire valoir son droit. Au soir du premier jour de combat, il s'avéra qu'en plusieurs endroits de Paris, indépendamment et au même moment, on avait tiré sur les horloges murales. Un témoin oculaire, qui doit peut-être sa divination à la rime, écrivit alors :

« Qui le croirait ? On dit  
qu'irrités contre l'heure  
De nouveaux Josué, au pied  
de chaque tour,  
Tiraient sur les cadrans  
pour arrêter le jour. »

#### XVI

Celui qui professe le matérialisme historique ne saurait renoncer à l'idée d'un présent qui n'est point passage, mais qui se tient immobile sur le seuil du temps. Cette idée définit justement le présent dans lequel, pour sa propre personne, il écrit l'histoire. L'historiciste pose l'image « éter-

nelle » du passé, le théoricien du matérialisme historique fait de ce passé une expérience unique en son genre. Il laisse d'autres s'épuiser dans le bordel de l'historicisme avec la putain « Il était une fois ». Il reste maître de ses forces : assez viril pour faire voler en éclats le continuum de l'histoire.

#### XVII

L'historicisme culmine de plein droit dans l'histoire universelle. Par sa méthode, l'historiographie matérialiste se détache de cette histoire plus clairement peut-être que toute autre. L'historicisme manque d'armature théorique. Son procédé est additif ; il utilise la masse des faits pour remplir le temps homogène et vide. Au contraire, l'historiographie matérialiste repose sur un principe constructif. À la pensée n'appartient pas seulement le mouvement des idées, mais tout aussi bien leur repos. Lorsque la pensée se fixe tout à coup dans une constellation saturée de tensions, elle lui communique un choc qui la cristallise en monade. Le tenant du matérialisme historique ne s'approche d'un objet historique que là où cet objet se présente à lui comme une monade. Dans cette structure il reconnaît le signe d'un arrêt messianique du devenir, autrement dit d'une chance révolutionnaire dans le combat pour le passé opprimé. Il perçoit cette chance de faire sortir par effraction du cours homogène de l'histoire une époque déterminée ; il fait sortir ainsi de

l'époque une vie déterminée, de l'œuvre de vie une œuvre déterminée. Sa méthode a pour résultat que *dans* l'ouvrage particulier l'œuvre d'une vie, *dans* l'œuvre d'une vie l'époque et *dans* l'époque le cours entier de l'histoire, soient conservés et supprimés. Le fruit nourricier de ce qui est historiquement saisi contient en lui le temps comme la semence précieuse, mais indiscernable au goût.

### XVIIa

Marx a sécularisé la représentation de l'âge messianique dans la représentation de la société sans classes. Et c'était bien. Le malheur a commencé quand la social-démocratie a fait de cette représentation un « idéal ». L'idéal fut défini dans la doctrine néo-kantienne comme une 'tâche infinie'. Et cette doctrine était la philosophie scolaire des partis sociaux-démocrates – de Schmidt et Stadler jusqu'à Natorp et Vorländer. Une fois que la société sans classes était définie comme tâche infinie, le temps homogène et vide se métamorphosait pour ainsi dire dans une antichambre dans laquelle on pouvait attendre avec plus ou moins de placidité l'arrivée d'une situation révolutionnaire. En réalité, il n'existe pas un seul instant qui ne porte en lui sa chance révolutionnaire – elle veut seulement être définie comme spécifique, à savoir comme chance d'une solution entièrement nouvelle face à une tâche entièrement nouvelle. Pour le penseur révolutionnaire la chance révolution-

naire propre à chaque instant historique se vérifie dans la situation politique. Mais elle se vérifie non moins par le pouvoir d'ouverture de cet instant sur un compartiment bien déterminé du passé, jusqu'alors fermé. L'entrée dans ce compartiment coïncide strictement avec l'action politique ; et c'est par cette entrée que l'action politique peut être reconnue, pour destructrice qu'elle soit, comme messianique. (La société sans classes n'est pas le but final du progrès dans l'histoire mais plutôt son interruption mille fois échouée, mais finalement accomplie.)

### XVIII

« Par rapport à l'histoire de la vie organique sur la Terre, écrit un biologiste contemporain, les misérables cinquante mille années de l'homo sapiens représentent quelque chose comme deux secondes à la fin d'un jour de vingt-quatre heures. À cette échelle, toute l'histoire de l'humanité civilisée remplirait un cinquième de la dernière seconde de la dernière heure. » Le « temps actuel » qui, comme modèle du messianique, résume dans un immense abrégé l'histoire de toute l'humanité coïncide rigoureusement avec la figure que constitue dans l'univers l'histoire de l'humanité.

\*

### APPENDICE

A

L'historicisme se contente d'établir un lien causal entre les divers moments de l'histoire. Mais aucune réalité de fait n'est jamais, d'entrée de jeu, à titre de cause, un fait déjà historique. Elle l'est devenue, à titre posthume, grâce à des événements qui peuvent être séparés d'elle par des millénaires. L'historien qui part de là cesse d'égrener la suite des événements comme un chapelet. Il saisit la constellation dans laquelle son époque est entrée avec une époque antérieure parfaitement déterminée. Il fonde ainsi un concept du présent comme temps actuel dans lequel ont pénétré des éclats du temps messianique.

### B

Certes, les devins qui l'interrogeaient pour savoir ce qu'il recelait en son sein ne faisaient l'expérience d'un temps ni homogène ni vide. Qui envisage ainsi les choses pourra peut-être concevoir de quelle manière dans la remémoration le temps passé fut objet d'expérience : de la manière justement qu'on a dite. On le sait, il était interdit aux Juifs de prédire l'avenir. La Torah et la prière leur enseignent par contre la remémoration. Pour eux la remémoration désenchantaient l'avenir auquel ont succombé ceux qui cherchent instruction chez les devins. Mais pour les Juifs l'avenir ne devient pas néanmoins un temps homogène et vide. Car en lui chaque seconde était la porte étroite par laquelle pouvait passer le Messie.

# L'évadé, ou Histoire d'un homme

Boris Vian dans Chansons et poèmes (1920-1959)

Il a dévalé la colline  
Ses pieds faisaient rouler des pierres  
Là-haut, entre les quatre murs  
La sirène chantait sans joie

Il respirait l'odeur des arbres  
De tout son corps comme une forge  
La lumière l'accompagnait  
Et lui faisait danser son ombre

Pourvu qu'ils me laissent le temps  
Il sautait à travers les herbes  
Il a cueilli deux feuilles jaunes  
Gorgées de sève et de soleil

Les canons d'acier bleu crachaient  
De courtes flammes de feu sec  
Pourvu qu'ils me laissent le temps  
Il est arrivé près de l'eau

Il y a plongé son visage  
Il riait de joie, il a bu  
Pourvu qu'ils me laissent le temps  
Il s'est relevé pour sauter

Pourvu qu'ils me laissent le temps  
Une abeille de cuivre chaud  
L'a foudroyé sur l'autre rive  
Le sang et l'eau se sont mêlés

Il avait eu le temps de voir  
Le temps de boire à ce ruisseau  
Le temps de porter à sa bouche  
Deux feuilles gorgées de soleil

Le temps de rire aux assassins  
Le temps d'atteindre l'autre rive  
Le temps de courir vers la femme

Il avait eu le temps de vivre.



# Les effarés

Arthur Rimbaud (septembre 1870)

Noirs dans la neige et dans la brume,  
Au grand soupirail qui s'allume,  
Leurs culs en rond,

A genoux, cinq petits, - misère ! -  
Regardent le Boulanger faire  
Le lourd pain blond.

Ils voient le fort bras blanc qui tourne  
La pâte grise et qui l'enfourne  
Dans un trou clair.

Ils écoutent le bon pain cuire.  
Le Boulanger au gras sourire  
Grogne un vieil air.

Ils sont blottis, pas un ne bouge,  
Au souffle du soupirail rouge  
Chaud comme un sein.

Quand pour quelque médianoche,  
Façonné comme une brioche  
On sort le pain,



Quand, sous les poutres enfumées,  
Chantent les croûtes parfumées  
Et les grillons,

Que ce trou chaud souffle la vie,  
Ils ont leur âme si ravie  
Sous leurs haillons,

Ils se ressentent si bien vivre,  
Les pauvres Jésus pleins de givre,  
Qu'ils sont là tous,

Collant leurs petits museaux roses  
Au treillage, grognant des choses  
Entre les trous,

Tout bêtes, faisant leurs prières  
Et repliés vers ces lumières  
Du ciel rouvert,

Si fort qu'ils crèvent leur culotte  
Et que leur chemise tremblote  
Au vent d'hiver.

# Présentation du cycle sur les kaijus

## Ciné-club des Fleurs Arctiques

Pourquoi regarder ensemble des films de gros monstres, ou *kaiju eiga*, du nom de ces films de genre qui, après *King Kong* en 1933, deviendront à partir du premier *Godzilla* (1954) une spécialité japonaise ? Pour le plaisir, d'abord, celui des effets spéciaux, du carton pâte et des maquettes, pour la magie du gigantisme. Et puis parce que ces gros monstres viennent des abysses ou du plus profond de la terre pour renvoyer à l'humanité l'image incarnée de la crainte que lui inspire son propre orgueil, sa propre démesure. Les ravages des *Kaiju* sont la réalisation fatale de la nécessité de détruire un monde qui sans eux n'en finirait pas de perdurer, et finit grâce à eux par s'écrouler dans une apocalypse cathartique.

*Kaijū* (que l'on prononcera *kai-zyū*) signifie littéralement « bête étrange » ou « bête mystérieuse ». Il s'agit donc d'un terme japonais pour désigner des créatures étranges, particulièrement les monstres géants des films japonais appelés *kaijū eiga*. La notion japonaise de monstre étant différente de celle des européens, un *kaijū* est

plutôt vu comme une force de la nature devant laquelle l'homme est impuissant et non pas comme une force du mal. Le *kaijū* n'est pas issu de l'univers religieux, ce n'est pas un démon et il n'est pas nécessairement mauvais ni bon.

Lorsque Bakounine, Déjacque et Proudhon invoquaient Satan comme figure de la révolte fondamentale contre ce monde, c'était déjà l'idée du *kaijū* qui frémissait d'exister. Décrit par le révolutionnaire russe comme « le génie émancipateur de l'humanité » et « la seule figure vraiment sympathique et intelligente de la Bible », Satan est identifié à la révolte qu'il symbolise. Nous voyons ici en *Godzilla* et ses acolytes mastodontes un souffle symbolique similaire. Et d'ailleurs Tokyo après *Godzilla* n'est pas si loin des ruines de 1871 à Paris après le passage incendiaire des communards.

**Peut être bien, donc, que si King-Kong, Mothra et Godzilla ne sont pas effrayés par les ruines, c'est qu'ils portent dans leur cœur un monde nouveau.**

# Présentation du cycle post-apocalyptique

## Ciné-club des Fleurs Arctiques

Le ciné-club des Fleurs Arctiques, est un moment où l'on discute et réfléchit à partir de toutes sortes de films, choisis par nos soins pour ce qu'ils peuvent donner à penser. C'est aussi l'occasion de se rendre compte que certains genres et sujets traversent le ciné-club et font écho à une vision plus globale d'un certain cinéma ainsi qu'à une vision critique d'un certain rapport au monde. Dans la suite des cycles (éternellement en cours) sur la famille, sur l'école, sur les *Kaiju* et leurs ruines, nous commençons maintenant un nouveau cycle sur les films post-apocalyptiques. Nous avons déjà, dans les programmes précédent, projeté *Mad Max : Fury Road* et *Nausicäa*, deux films qui ont tous deux donné lieu à des moments collectifs de discussion féconds sur la critique de notre monde, et qui ont induit d'une certaine manière ce cycle autour du genre post-apocalyptique.

Le cinéma post-apocalyptique, enfant irradié de la science-fiction, connaît son explosion à la fin des années 70 avec la revue psychédélique et psycho-active de bande dessinée *Métal Hurlant* à laquelle participèrent des figures transgressives comme Moebius, Jodorowsky ou encore Druillet, inspirant déjà le film *Mad Max* (1979). S'inspirant du Punk pour son style trash, jusqu'au-boutiste, bricolé, provocateur et son refus nihiliste des horizons, qu'il dépasse, littéralement (se situer après

l'apocalypse, c'est aussi prendre au sérieux le no-future et repartir de la fin du monde, souvent même longtemps après et vivre encore malgré tout dans ses ruines...). Ce cinéma se pose directement dans une posture qui est pour nous d'un intérêt certain, qui porte en elle une dimension anti-politique et philosophique en se situant dans un existant dont la faillite est déjà actée. Comme une graine est un arbre en puissance, le genre du film post-apocalyptique nous met face à ce que notre monde pourrait porter après lui de sauvage, d'animal, de chaotique, d'affreux et de magnifique. Peut-être qu'imaginer un monde détruit et ravagé nous servirait à analyser et critiquer notre monde, qui n'est pas détruit du tout ou dont la destruction n'a jamais été actée. Quand l'on pense (et que l'on regarde) post-apocalyptique, ce qui fait écho en nous, c'est anormalité, bouleversement, folie et résidus de l'ancien monde, et l'humain qui louvoie entre tous ces états, portant comme toujours la révolution dans ses espoirs les plus fous. De fait notre point commun avec le film post-apocalyptique est qu'il critique toujours le monde d'avant. On peut choisir de voir le genre post-apocalyptique comme une invitation à l'action, à provoquer une étincelle qui nous sorte radicalement et définitivement de toute béatitude, et en continuant à rêver éveillé.

# Mad Max Fury Road

(George Miller, 2015)

Texte de présentation  
du ciné-club du 20 février 2019

Max, un ancien flic devenu cavalier solitaire, poursuivi par ses vieux démons, erre dans des étendues désertes après la destruction du monde par une guerre nucléaire. *Fury Road* est le quatrième film de la saga *Mad Max* devenue culte pour avoir popularisé le genre post-apocalyptique. Contrairement aux films de Kaiju qui nous montre sa destruction, le film nous place ici après la destruction du vieux monde. Nous avons déjà abordé ce genre cinématographique lors de la projection de *Nausicaä* film d'animation de Hayao Miyazaki. L'univers de *Mad Max* où la lutte pour la survie est permanente, est poussiéreux, hostile, punk et violent. La domination et le pouvoir s'exercent ici par le contrôle des ressources telles que l'eau, le pétrole mais aussi par l'asservissement total des femmes qui sont traitées en instrument de reproduction. Ce pouvoir est incarné dans le film par le personnage d'Immortan Joe, chef de guerre et gourou de l'oasis. Le film est une course poursuite dantesque de 2h, une fuite en avant contre la passivité. Furiosa, ex bras-droit d'Immortan Joe, part avec un groupe de femme, est pourchassé par ce dernier, qui les gardait captive. Elles fuient vers un lieu inconnu qui semblerait être le paradis. Le film est une ode à la liberté où la révolte est la seule solution pour s'émanciper et lutter concrètement, *par le poignard et le fusil*, contre ce qui domine les personnages qui ne gagneront rien à s'en remettre à un éventuel ailleurs.

# Nausicaä de la vallée du vent

(Hayao Miyazaki, 1984)

Texte de présentation  
du ciné-club du 25 juin 2018

« Je ne peux pas croire qu'il s'agisse de la même personne... sous le coup de la colère, elle n'est plus elle-même. On dirait un ômu brûlant d'une rage destructrice... »

Mille ans auparavant, les dieux guerriers ont détruit la terre en sept jours de feu (à voir dans *Giant God Warrior Appears in Tokyo*, produit par les studios Ghibli en 2012, et projeté au début de chaque ciné-club du présent cycle sur les Kaijus). Le vivant et ses insectes ont repris le dessus, et la fukai, cette gigantesque forêt qui ne cesse de gagner du terrain, envahit tout, rase les villages avec ses spores toxiques. La forêt pourrit l'air, rendu donc irrespirable sans masques à gaz. C'est dans ce monde post-apocalyptique remplis de Kaijus que Nausicaä vit et respire dans une vallée balayée par des vents salvateurs. Tout cela apparemment sans heurts... Si ce n'est l'avancée de la fukai mystérieuse d'un côté et celle de la malveillance dominatrice humaine de l'autre.

Un monde ravagé, où subsiste un éclat d'espoir, un monde qui tue l'humanité, des animaux géants qui laissent parler leur rage incompréhensible, des champignons toxiques d'une beauté propre à l'imagination de Hayao Miyazaki, c'est ce que propose cette dystopie de 1h50. S'y joue la cruauté humaine qui fait loi dans ce monde, une réflexion sur la nature d'un monstre, d'un Kaiju.

L'innocence bienveillante fait face à la peur, à la répulsion, et la domination, au pouvoir. Nausicaä, à la manière d'un renard-écureuil ou d'un Omu, fait face à ce monde en montrant les griffes et des yeux rouges, ou calmement et le regard paisible. C'est dans ce film l'affrontement entre l'humanité et le sauvage qui se joue, avec tous leurs liens complexes, et Nausicaä en étrange équilibre entre les deux.



# Akira

(Katsuhiro Otomo, 1988)

Texte de présentation  
du ciné-club du 31 août 2018

*Akira* est un film d'animation prenant place en 2019 dans un Tokyo post-apocalyptique, reconstruit suite à sa destruction trente ans plus tôt à cause de ce qui semblerait être une bombe atomique. Dans ce Neo-Tokyo, sale, ravagé par la drogue, les sectes et les combats entre gangs de motards, des émeutes incontrôlables éclatent tous les jours à tel point que l'armée est obligée d'intervenir, en vain. Le film nous raconte l'histoire de Kaneda, un lycéen en maison de correction, leader d'un gang de motards. Suite à une baston en moto avec un autre gang et la rencontre avec un être étrange, doté de pouvoir paranormaux, un des membres du gang de Kaneda, Tetsuo, va se faire enlever par l'armée qui mènera des expériences sur lui. Comme le film *Tetsuo*, que nous avons projeté dans le cadre du ciné-club, *Akira* aborde des thématiques propres à un genre qu'il a contribué à faire émerger, le « cyber punk ». Les questionnements du film sont portés à la fois dans sa narration et dans son esthétique, accompagné d'une bande son angoissante, parfois bruitiste (respirations, frottements de tuyaux...). *Akira* est une réflexion sur l'urbanisme, avec ses échelles écrasantes, ses immeubles imposants, nimbés de pubs et de verre, symptomatique un développement incontrôlable, du capitalisme et de l'emprise urbaine sur les individus. Le film nous questionne également sur la prothèse cybernétique, la modification corporelle génétique, la technologie et l'énergie nucléaire toujours au service du pouvoir et du maintien des rapports de domination.

# La route

(John Hillcoat, 2009)

Texte de présentation  
du ciné-club du 30 avril 2019

Un père et son fils errent dans un monde en ruine à la recherche de la mer du sud. Ils errent sur une route semée d'embûches depuis qu'un flash de lumière a réduit à néant l'ancien monde. Depuis toute lumière vive semble avoir disparu, la froideur du ciel, les paysages grisâtres et la lumière monochrome sont omniprésents. La végétation croule et les animaux ont disparu. Malgré cela quelques humains survivent ici et là, se ralliant même parfois en bande. Cependant la bienveillance n'est que rarement au rendez-vous. Le cannibalisme présent au quotidien est le pire des cauchemars de ce père et son fils qui sans cesse doivent bouger et rester aux aguets. Le film nous parle à travers cela de l'atomisation des individus, des rapports toxiques qui peuvent naître entre eux et comment ces derniers sont destructeurs pour tous. Il nous décrit contemplativement la décrépitude lente et progressive du monde post-apocalyptique à l'abandon. Mais il nous questionne toutefois sur le sens d'agir, de survivre mais surtout de vivre, d'être solidaire dans un monde où tout semble vain, où tout est vide, froid, hostile et mort.



# Snowpiercer

(Bong Joon Ho, 2013)

Texte de présentation  
du ciné-club du 28 juillet 2019

Suite au réchauffement climatique, l'idée du siècle a été trouvée : refroidir l'atmosphère de la terre. Malheureusement pour les habitants de la planète, sa mise en place a causé l'engèlement du monde rendant la vie sur celui-ci encore plus impossible qu'avant. Néanmoins, un train capable de résister à ce froid arctique et ne pouvant jamais s'arrêter a permis à certaines personnes de réchapper à cette glaciation. Comme on pouvait le prévoir, dix-sept ans plus tard, le train-train quotidien du monde d'avant semble lui aussi avoir atteint le « Transperce-neige ». A l'arrière du train sont entassés les billets 3ème classe que les 2ème classe contrôlent, punissent et affament aux demandes des 1ere classe. On suit alors Curtis qui, avec d'autres 3ème classe, va entamer un long périple de remontée du train et ce malgré les avalanches d'ennemis qui leur barreront la route. Le caractère Hollywoodien du film jette un froid sur l'histoire originale et ensevelit une partie de son propos, néanmoins les pistes (noires et rouges) de réflexion proposées par ce film post-apocalyptique restent encore à déblayer hors des sentiers battus.





**BIBLIOTHEQUE LES FLEURS ARCTIQUES**  
**45 RUE DU PRE SAINT GERVAIS**  
**PARIS 19EME**  
**METRO PLACE DES FETES LIGNE 11**

[lesfleursarctiques.noblogs.org](http://lesfleursarctiques.noblogs.org) - [lesfleursarctiques@riseup.net](mailto:lesfleursarctiques@riseup.net)